

LES

ÉTAPES D'UN VOLONTAIRE.

Ouvrages de PAUL DUPLESSIS.

LES GRANDS JOURS D'AUVERGNE

—

Les Etapes d'un Volontaire

—

LE CAPATAZ RAMIREZ

—

UN MONDE INCONNU

—

LE CAPITAINE BRAVADURIA

—

UNE FORTUNE A FAIRE

Impr. de E. Dépée, à Sceaux.

LES ÉTAPES

D'UN

VOLONTAIRE

MOINE ET SOLDAT.

PAR

PAUL DUPLESSIS.



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1854

LES ÉTAPES D'UN VOLONTAIRE

—

DEUXIÈME PARTIE

—

MOINE ET SOLDAT

CHAPITRE PREMIER

—

Déjà les rangs des Piémontais s'éclaircissaient à vue d'œil, lorsque, dans l'intention d'en finir plus vite avec eux, l'on nous donna l'ordre de les charger à la baïonnette.

— Oui, c'est cela, pas de grâce! qu'ils meurent tous! s'écria le sergent Picard qui, placé à mes côtés, montrait un enthousiasme presque féroce!

A peine le jeune homme achevait-il de prononcer ces paroles, qu'atteint d'une balle au milieu du front, il tomba sur moi, en me couvrant, souvenir affreux et hideux tout à la fois, de débris de cervelle.

Je ne sais pourquoi, mais cette mort qui arrivait, pour ainsi dire, si juste à point comme un châtiment, me causa une impression que je n'oublierai jamais; je crus voir, dans ce fait, le doigt de Dieu!

Au reste, mes réflexions furent de

courte durée, car nous abordâmes, presque de suite après la mort de Picard, l'ennemi à la baïonnette.

Les Piémontais, se voyant perdus, se défendirent avec un acharnement héroïque; on voyait que ces hommes, résignés à la mort, ne songeait plus qu'à la vengeance.

Quelle horrible boucherie! que de sang! que de cruautés!... Ah! le souvenir de cette heure de carnage me poursuit encore parfois dans mon sommeil; jamais elle ne sortira de ma mémoire!

Je ne saurais trop le répéter : c'est une triste chose que la nature humaine! Quelques secondes avant d'attaquer l'ennemi,

je me sentais pour lui plein de pitié, mais une fois que nous fûmes lancés contre ses colonnes, une fois que l'odeur de la poudre eut remplacé les parfums des fleurs, la vue du sang, celle de la verdure, je me sentis pris d'une haine immense, d'une rage insensée, et ma baïonnette remplit, aussi complètement que pas une du bataillon, son affreux ministère!

Ce ne fut qu'après une heure de boucherie, je le répète encore, car c'est le mot, et lorsque quinze cents cadavres piémontais furent couchés à nos pieds, que je rentrai en moi-même.

Alors une réaction violente s'opéra dans mon esprit; je me fis honte, et je me de-

mandai comment, après que j'avais versé tant de sang, Dieu me permettait de vivre encore!

Pendant tout le temps qu'avait duré la bataille, j'avais été trop dominé par l'action pour songer à aure chose qu'à tuer le plus d'ennemis possible; mais une fois que mon sang fut calmé, que la mémoire me revint, ma première pensée fut pour Anselme.

En vain je cherchai mon ami du regard, en vain je parcourus les rangs qui venaient de se reformer, nulle part je n'aperçus Anselme.

Me rappelant le pressentiment de mau-

vais augure qu'il avait éprouvé pendant la nuit qui avait précédé l'attaque des Piémontais, je me rendis, en désespoir de cause, à l'ambulance que l'on achevait d'improviser afin de secourir les blessés qui ne pouvaient attendre leur retour au camp.

Hélas! la première personne que j'aperçus fut Anselme! Un chirurgien agenouillé devant lui sondait, tout en branlant la tête d'un air de doute, une blessure profonde que mon pauvre et brave ami avait reçue en pleine poitrine.

— Pensez-vous qu'il ait été dangereusement atteint? demandai-je avec anxiété au chirurgien.

Celui-ci me regarda d'un air narquois, puis, avec ce flegme qu'il tenait de sa profession :

— Vous feriez mieux, adjudant, me répondit-il, de me demander s'il est mort!...

— Ainsi, m'écriai-je avec désespoir, Anselme est perdu!

— Tellement perdu, que je vais le laisser de côté pour m'occuper d'autres blessés. Si vous voulez le faire enterrer, ma foi vous en êtes libre! il n'a peut-être pas encore rendu le dernier soupir, mais c'est tout comme.

Cette réponse barbare m'exaspéra.

— Citoyen, dis-je au carabin, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, vous venez de parler, non comme doit le faire un chirurgien qui a l'honneur de servir sous les drapeaux de l'armée française, mais comme un homme sans cœur et sans délicatesse! Oh! fâchez-vous si bon vous semble; je prends la responsabilité de mes paroles, et vous me trouverez plus tard prêt à vous en rendre raison. Pour le moment, j'exige, je veux, entendez-vous bien, que vous vous occupiez de mon ami!

Le chirurgien, voyant à la pâleur de mon visage et à la colère qui brillait dans mes yeux que, s'il se refusait à ce que j'exigeais de lui, j'étais capable de me porter à quelqu'extrémité, jugea plus prudent de m'obéir que de discuter.

Il dégraffa l'uniforme d'Anselme, et tirant une sonde de sa trousse, il chercha la balle piémontaise qui avait frappé la poitrine de mon malheureux ami.

— C'est réellement peine perdue que d'essayer l'extraction de ce projectile, dit-il en haussant les épaules.

— Faites toujours, m'écriai-je.

Le chirurgien, sans pouvoir parvenir à dissimuler la mauvaise humeur que lui causait mon insistance, commença l'opération.

— Eh bien? lui dis-je en me sentant prêt à m'évanouir.

— Eh bien, voilà la balle, — me répondit-il en me montrant un petit morceau de plomb de forme irrégulière; — vraiment, je ne me serais jamais attendu à un tel succès; cela tient du miracle! Au reste, si cette opération a été faite avec un rare bonheur, il ne s'en suit pas que le sujet soit hors de danger. Mon opinion sur son compte est toujours la même, c'est à dire qu'il n'a plus que quelques jours à vivre.

— Je ne prétends pas le contraire, docteur; mais comme vous vous êtes déjà trompé en déclarant impossible une opération qui vient de réussir parfaitement, vous me permetttrez de mettre en doute ce second pronostic.

Le chirurgien ne jugea pas à propos de

me répondre; mais il plaça un appareil sur la blessure d'Anselme; c'était tout ce que je demandais.

Le son du tambour m'arracha d'auprès de mon pauvre ami, et je dus me rendre à mon poste; mais j'eus soin de recommander auparavant Anselme à ceux de nos amis qui, trop grièvement blessés pour pouvoir rentrer dans les rangs, mais pas assez maltraités pour avoir perdu connaissance, pouvaient veiller sur lui.

Deux camarades de notre compagnie, un entr'autre qui avait reçu une balle dans la cuisse, et qui était assez lié avec Anselme, me promit de ne pas perdre de vue ce dernier.

Le général, nous ayant réunis en bataillon carré, nous adressa une magnifique harangue pour nous complimenter.

Cette harangue, entremêlée des mots : « Liberté, satellites des tyrans, enfants de la patrie, troupeaux d'esclaves, vengeurs des peuples, gloire, honneur, etc., etc., » ne signifiait rien de plus et présentait ce même pathos inintelligible que toutes celles que j'avais déjà entendues jusqu'à ce jour. N'importe! Elle eut un succès fabuleux. Les soldats crièrent : Vive la République! en agitant au bout de leurs baïonnettes ensanglantées leurs chapeaux en lambeaux; on eût dit une troupe de fous furieux.

Ce que l'on appelle la gloire, vu de près, n'est pas grand chose!

Nous allions nous remettre en route pour regagner notre camp, lorsque je reçus l'ordre de notre chef de bataillon de rester avec une compagnie pour surveiller et protéger à la fois les pionniers chargés d'enterrer les morts.

Cette mission, qui en toute autre circonstance m'eût paru fort pénible, me causa en ce moment une vive joie, car elle me permettait de rester auprès d'Anselme, dont l'état désespéré s'opposait à ce qu'on le transportât à bras au camp.

Un chariot devait venir chercher les blessés confiés à ma garde. On me laissa un chirurgien.

CHAPITRE II

—

Pendant le combat qui venait d'avoir lieu, combat dont j'ignore quel sera le nom dans l'histoire, et que j'appellerai de la Madona de Fenestra, par rapport au lieu où il se passa, j'avais assisté à d'hor-

ribles épisodes; mais l'excitation de la lutte, en me montant au cerveau, m'avait pour ainsi dire rendu insensible à tout sentiment humain; il n'en fut pas de même lorsque, le sang refroidi, et rentré en moi-même, je me trouvai face à face devant le spectacle de la réalité.

Rien de lugubre comme ces monceaux de cadavres défigurés, tachés de sang, qui, surpris par la mort au milieu de l'action, gisaient inanimés à mes pieds, dans des poses bizarres et forcées; rien de hideux comme l'expression de fureur que la mort avait laissée sur ces visages noircis de poudre.

Les pionniers placés sous mes ordres

s'occupaient activement de faire disparaître ces traces de la bataille.

Les uns, armés de pioches, creusaient d'immenses fosses destinées à recevoir les victimes de la journée ; les autres dépouillaient les morts ; de tous les côtés on voyait des monceaux de chemises, de guêtres, de chapeaux, de fusils, de gibernes et d'habits ; de même que les cadavres des Français et des Piémontais étaient confondus, de même les uniformes des deux armées.

Un détail qui paraîtra peut-être insignifiant au lecteur, mais qui me causa une profonde émotion, était la gaîté que montraient les pionniers dans leur triste

travail : les chansons qu'ils jetaient au vent, chansons légères et d'une décence fort équivoque, accompagnaient seules à leur demeure dernière les malheureux soldats tombés victimes de leur devoir, et privés des saintes prières de l'église !

J'étais agenouillé près d'Anselme, toujours sans connaissance, quand un pionnier vint me trouver, et, me tendant de sa main couverte de boue un papier taché de sang :

— Voici, mon officier, me dit-il, un chiffon de lettre que portait un Piémontais sous son uniforme ; voyez donc un peu si ce n'est pas un écrit contre-révolutionnaire !

En dépliant le papier que me présentait le pionnier, une lettre en tomba ; je la ramassai, et me mis à lire. Voici ce qu'elle contenait :

« Rozzi, mon cher Rozzi, pourquoi partir, puisque je t'aime... La loi le veut ainsi, dis-tu, mais n'est-il donc pas possible d'éluder cette loi? Si tu l'avais voulu, tu aurais bien trouvé quelque moyen qui t'eût permis de rester ; mais non ! Rozzi est jeune, Rozzi a de l'amour-propre, et il a craint que s'il ne suivait pas ses camarades, on l'accusât de lâcheté.

» Ah ! Rozzi, peux-tu sacrifier ainsi à l'amour-propre le bonheur qui nous souriait ! Mais je suis folle, ne prends pas

garde à mes paroles! Si tu n'étais pas parti la loi serait venue t'arracher des bras de ta fiancée! Tu as bien fait, Rozzi, d'obéir! Seulement, au nom de notre amour, je t'en conjure, n'expose pas témérairement tes jours! Tu ne rêves pas les grandeurs, n'est-ce pas? Tu ne comptes pas devenir officier? Que t'importe la politique! Ne suis-je pas ta politique, ton ambition et ta grandeur, n'est-ce pas? Le roi exige que tu te battes, et tu te bats; mais tu ne peux en vouloir aux ennemis contre lesquels on t'envoie, car ces ennemis ne m'ont jamais fait de mal! Ne t'expose donc pas inutilement au danger, ne sois pas téméraire; souviens-toi que le coup qui te frapperait me tuerait aussi!

» Et puis Rozzi, et j'ai eu tort de ne te

parler jusqu'à présent que de moi, n'oublies pas que tu as une mère qui pleure et qui prie en attendant ton retour! Tu lui as laissé, en partant, tout l'argent que tu possédais, c'est vrai; seulement, crois-tu qu'un peu d'argent puisse remplacer auprès d'une mère l'enfant qu'elle a nourri et élevé? Ta mort ferait deux victimes! Au nom du ciel Rozzi, sois prudent, ne sacrifie pas les deux existences attachées à la tienne!

» Hier, mon bien aimé, j'ai fait un vœu à la Madone et je me sens plus tranquille! Je ne sais, mais un pressentiment me dit que nous serons bientôt réunis, que le malheur ne doit pas nous atteindre! Je te disais tout à l'heure que tu avais sagement agi en obéissant à la loi, et je me reproche

à présent ces paroles. Je crois, au contraire, que si tu voulais déserter, cela serait bien préférable à rester exposé au feu de l'ennemi ! Oui, déserte, Rozzi ! Reviens vite !

» Qui songera jamais à t'inquiéter ? Nos montagnes ne t'offrent-elles pas des abris sûrs, jusqu'au moment où l'on ne s'occupera plus de toi ! Et puis, à la fête du roi ou à la suite de quelque victoire une amnistie aura lieu qui te rendra toute ta liberté !... Ah ! Rozzi, si tu savais combien mon cœur, mon âme et ma vie t'appartiennent, tu n'hésiterais plus ! Avant quinze jours tu serais à mes côtés.

» A revoir donc, mon bien aimé, mon cousin Joseppo va partir pour rejoindre

l'armée; il me presse de finir cette lettre, et me promet qu'avant trois jours elle sera dans tes mains... aussi je la couvre de baisers!... Sois prudent, Rozzi, ne t'expose pas! songe à ta mère et à moi!... mais je m'aperçois que voilà vingt fois que je te répète les mêmes choses! n'importe! si j'avais le temps, je te les répéterais encore... A revoir. »

— Eh bien, adjudant, me demanda le pionnier après que j'eus lu cette lettre écrite en italien, lettre que j'ai précieusement conservée et que je reproduis ici littéralement avec tout son décousu et ses imperfections, comme un de ses cris du cœur que l'amour simple, véritable est seul capable de trouver, et que l'imagination ne peut imiter; eh bien! adjudant,

me demanda, dis-je le pionnier, cet écrit est-il anti-révolutionnaire ?

— Non, lui répondis-je, c'est une jeune fille qui conseille à son fiancé de déserter, et lui dit que s'il est tué, elle ne survivra pas à cette perte !

— Ah ! elle prétend ça, la péronnelle, s'écria le pionnier en accompagnant ces mots d'un grossier éclat de rire ; bah ! toutes les maîtresses des soldats connaissent cette phrase-là par cœur. Avant quinze jours d'ici ; le défunt sera remplacé.

Cette brutalité de langage me fit mal, et m'adressant au pionnier :

— Peux-tu, lui dis-je, me montrer le cadavre du malheureux sur qui tu as trouvé cette lettre ?

— Certainement, adjudant, que je le puis, me répondit-il, car pensant que cet écrit devait contenir, soit un plan contre-révolutionnaire, soit un document provenant de quelque espion, j'ai mis le corps du Piémontais de côté pour que si une enquête avait lieu.....

Je quittais aussitôt Anselme et suivis le pionnier, qui me conduisit à une des fosses communes.

— Voici, me dit-il en poussant brutalement du pied le corps mis à nu du Pié-

montais, qui reposait sur le remblai produit par la terre retirée de la fosse.

Pauvre jeune homme! il avait à peine vingt ans. Tout en lui respirait la force et la beauté. De magnifiques cheveux noirs ombrageaient son front, une fine moustache, sa lèvre encore vermeille; ses yeux noirs ternis à peine par le contact de la mort, grands et fendus en amande, n'avaient pas perdu leur expression habituelle de franchise et de douceur.

Il me sembla qu'un sourire de joie ineffable animait son visage: il était mort sans doute en pensant que sa fiancée, fidèle à sa promesse, viendrait bientôt le retrouver au ciel.

La nuit commençait déjà à nous envelopper de son ombre, lorsqu'arrivèrent trois chariots que l'on nous expédiait du camp pour aider aux transports des blessés.

Quoique mes hommes et moi fussions extrêmement fatigués, je n'en résolus pas moins de me mettre de suite en marche; car il me tardait de voir Anselme dans une ambulance plus régulière et mieux pourvue de secours que celle que l'on avait improvisée après le combat de la Madona de la Fenestra.

Pendant les quinze jours qui suivirent, l'état d'Anselme resta à peu près le même, c'est à dire entre la vie et la mort. Cha-

que matin je m'attendais, en allant le voir, à ne plus trouver qu'un cadavre.

Je ne puis me rappeler cette cruelle époque sans éprouver une certaine émotion.

Enfin, la nature aidant, car les soins que recevait mon pauvre ami étaient à peu près nuls, une légère amélioration finit par se déclarer. Une semaine plus tard, Anselme, par un prodige que pouvait seul expliquer la vigueur de sa constitution, entrait pour ainsi dire en convalescence, ou, pour être plus exact, sortait de danger.

On comprendra sans peine l'immense

joie que me causa cet heureux événement.

Tout le temps que ne réclamait pas impérieusement le service, je le passais auprès d'Anselme, et la distraction que lui apportaient mes causeries ne laissait pas que de hâter de beaucoup sa convalescence.

— Eh bien ! mon ami, me disait-il souvent, tu vois que Dieu a fait un miracle en ma faveur, pour me récompenser de mes bonnes intentions. L'on m'offrirait à présent un million pour me faire abandonner mon projet, que je refuserais sans hésiter.

— Ainsi, Anselme, dès que tes forces seront revenues tu partiras pour la Vendée.

— Avant cela même, dès que je pourrai me traîner sans danger ; mes forces reviendront en route !

— Je trouve ta détermination insensée, mais tu sembles tellement résolu à l'accomplir que je n'ose plus la combattre.

— Et tu as raison, rien n'y ferait. Mais tu me parles sans cesse de moi ; causons un peu de toi à ton tour. Depuis quelque temps, tu parais triste et soucieux. Aurais-tu donc quelque chagrin secret ?

— Aucun, Anselme, si ce n'est toutefois l'inquiétude que me causait ta position presque désespérée.

— Je te remercie beaucoup ; seulement, comme voilà déjà quinze jours que je suis tout à fait hors de danger, tu me permettras de ne pas attribuer à cette seule inquiétude ta préoccupation et ta tristesse. Après tout, si tu manques de confiance en moi, je n'insiste plus ; ma curiosité ne vient que de l'amitié sérieuse et dévouée que je te porte.

— Ah ! peux-tu dire de pareilles choses, Anselme, m'écriais-je, tu sais bien que ma confiance en toi est illimitée et sans bornes.

— Alors tu as quelque mauvaise pensée et la honte te retient !

— Ma foi, je t'avouerai qu'il y a un peu de cela dans mon fait. Ne te moque pas de moi, Anselme, et sois indulgent, je vais tout te dire.

Je me recueillis un instant, car je dois convenir que l'aveu que j'avais à faire me coûtait, puis baissant la voix pour ne pas être entendu par un blessé placé à quelques pas du lit d'Anselme :

— Mon ami, dis-je à ce dernier, tu as pu me voir déjà, dans deux ou trois circonstances, montrer assez d'énergie et de courage, pour que j'aie le droit de me pro-

clamer d'une bravoure ordinaire. Eh bien, c'est la peur que j'éprouve en ce moment qui me cause cette tristesse que tu as remarquée.

— La peur! répeta Anselme avec étonnement. Explique-toi, je ne te comprends pas!

— Tu vas te moquer de moi, mais n'importe; je serai franc et ne te cacherai rien. Tu sais ce fameux ordre du jour qui nous défendait de faire quartier aux prisonniers ennemis : eh bien! après en avoir été indigné, j'ai fini, dis-je, non seulement par l'accepter comme une chose indispensable, mais encore par m'y conformer. Dans le combat de la Madona de la Fenestra, j'ai été implacable et sans pitié.

— Moi aussi, dit Anselme en m'imterrompant, j'ai tapé dur. Que veux-tu, une fois lancé, l'on s'échauffe et l'on ne sait plus trop ce que l'on fait.

— Tu connais le sergent Picard, continuai-je; c'était lui dont les conseils, les raisonnements et l'exemple avaient le plus contribué à me faire accepter cette monstruosité; eh bien, au combat de la Madona, juste au moment où il s'écriait : « En avant! Pas de quartier aux soldats du tyran! » une balle l'a frappé au front, et il est tombé raide mort à mes pieds. Je ne puis te dire l'impression profonde que cet événement m'a causée, j'ai cru voir là le doigt de Dieu.

— Tu as peut-être bien vu! me dit sentencieusement Anselme.

— Depuis ce moment, je n'ai pas goûté un instant de repos; il me semble que la justice céleste m'a condamné, et que bientôt les pionniers me jetteront dans la fosse commune, creusée après quelque nouveau combat; que je ne dois plus revoir ma famille; que mon corps ne reposera pas dans le cimetière de ma ville natale! Voilà, mon cher Anselme, pourquoi je te parais triste et préoccupé.

Mon ami m'avait écouté avec la plus grande attention.

— Ces pensées qui te tourmentent, me répondit-il après un moment de silence, me semblent fort raisonnables! Je crois, en effet, qu'en combattant pour soutenir

un gouvernement aussi sanguinaire qu'immoral, nous nous rendons presque solidaires des crimes qu'il commet chaque jour. Quant à cette vengeance divine que tu redoutes, que veux-tu, je ne suis pas un esprit fort, moi, et je ne puis que partager ton opinion à cet égard. A présent, que comptes-tu faire?

— Solliciter un congé temporaire sous le prétexte que ma mauvaise santé ne me permet pas de supporter la vie des camps, puis, mettant à profit les quelques mois de liberté qne je pourrai obtenir, intriguer jusqu'à ce que j'arrrive à me faire libérer définitivement.

— C'est là une bonne idée, je te conseille de la suivre.

En effet, à partir de ce jour même je me fis délivrer un certificat par un chirurgien dont j'avais fait la connaissance à l'ambulance, puis je m'en fus trouver mon commandant à qui je déclarai, qu'attaqué d'un rhumatisme aigu, il m'était impossible de continuer mon service.

Je ferai grâce au lecteur de toutes les démarches et de tous les ennuis que je dus faire et subir avant d'arriver jusqu'au général; enfin, après huit jours d'intrigues et de sollicitations, l'on commença à prendre ma demande au sérieux et le général me fit appeler.

— Adjudant, me dit-il, vous sollicitez un congé pour cause d'infirmités et vous

produisez un certificat de médecins à l'appui de vos prétentions; je vous apprendrai que, selon moi, les carabins sont des ignorants, et que je n'ai aucune confiance dans leur moralité. Je ne crois que ce que je vois. Montrez-moi votre mal.

— Mais, général, c'est un rhumatisme!

— Ça ne fait rien; montrez-moi alors ce rhumatisme.

J'eus toutes les peines du monde à expliquer au général que ce qu'il exigeait de moi était une chose impossible. A tous mes raisonnements, il se contentait de répondre: « Tout ça, c'est des farces; je ne crois

que ce que je vois! » Ce ne fut qu'en apprenant que j'avais un oncle qui se portait pour être nommé représentant que le général commença à ajouter un peu de foi à ma maladie.

Sur l'assurance que je lui donnai que mon oncle ne pouvait manquer d'être élu, grâce à la très grande influence dont il jouissait dans le département, le général hocha la tête, et semblant sortir de ses réflexions, me dit en me souriant d'un air tout à fait amical :

— Après tout, si les rhumatismes ne peuvent se vérifier, il faut bien que je m'en rapporte au certificat du chirurgien. Tenez, voici un congé de trois mois.

Je pris avec autant d'empressement que de joie le bienheureux papier qui me rendait à la liberté et je courus retrouver Anselme pour lui annoncer cette bonne nouvelle.

Le lendemain matin, sans plus tarder, je me mis en route. Inutile d'ajouter que mes adieux avec Anselme furent touchants.

— A revoir, mon ami, me dit-il, n'oublie point que tu as en moi un ami dévoué jusqu'à la mort inclusivement. Mais, qui sait! peut-être nous reverrons-nous plus tôt que tu ne le penses.

Une heure plus tard, je m'enfuyais du camp plutôt que je ne l'abandonnais, tant j'avais peur qu'un contre-ordre me retînt sous les drapeaux.

CHAPITRE III

—

Ce ne fut qu'après avoir franchi presqu'en courant une distance d'une lieue au moins, que je m'arrêtai pour reprendre haleine.

Un bruit, dont je ne pouvais me rendre compte, bruit entremêlé de chansons hurlées par des voix désagréables, et que j'entendis à quelque pas de moi, venant de derrière un massif d'arbres, attira bientôt mon attention et mes pas.

Je trouvai une dizaine de vivandières qui lavaient dans un ruisseau les vêtements ensanglantés des soldats tués dans le dernier combat. Cette vue me fit oublier ma fatigue, et je repris ma course avec une énergie et une vitesse nouvelles.

A quatre heures de l'après-midi, j'atteignis le petit village de Messino, et je m'empressai d'entrer dans une mauvaise au-

berge — la seule de l'endroit, — qui me parut, en comparaison du camp que je venais de quitter, une somptueuse demeure.

L'hôtellier à qui j'avais eu soin dès mon arrivée de montrer quelques pièces de monnaie, afin de conquérir sa confiance, vint après une demi-heure m'avertir que mon dîner était prêt.

J'allais me rendre avec empressement à cet appel quand la vue d'une chaise de poste lancée à fond de train dans la direction de l'auberge, me retint à ma place : en temps de révolution la curiosité devient une véritable passion.

Cinq minutes plus tard la voiture s'arrêta devant l'auberge et un jeune hussard en descendit.

Je fus assez surpris de voir un simple soldat voyager avec un luxe que les représentants du peuple en mission se permettaient seuls alors; mais mon étonnement s'accrut bien davantage encore lorsque je vis le hussard prendre un tout jeune enfant, couché sur un des coussins de la chaise de poste, et l'emporter dans ses bras avec une expression extrême.

— Avez-vous du lait et un bon lit pour cet enfant? dit le hussard en s'adressant à l'hôtelier.

— Je n'ai ni lit, ni aucune espèce de nourriture, répondit celui-ci. J'ai tué mon dernier poulet et disposé de mon seul et unique matelas pour cet officier.

En entendant ces paroles, le hussard laissa échapper un mouvement de désappointement et de dépit, et se retournant vers moi :

— Ne voudriez-vous pas, mon ami, me céder votre souper et votre lit, me dit-il ; je vous les paierai le prix que vous en exigerez ?

Cette demande venant de n'importe qui m'eut cruellement offensé, mais sortant

de la bouche d'un soldat, elle m'exaspéra.

— Mon ami, lui répondis-je, tu devrais voir à mon uniforme que je suis ton supérieur et t'exprimer d'une façon plus convenable. Je veux bien, en faveur de la sollicitude que tu sembles éprouver pour cet enfant, que tu as sans doute recueilli sur la route, te pardonner ton manque de savoir-vivre et oublier ton impertinente proposition... Seulement tâche, pendant le temps que nous avons à passer ensemble, de te montrer plus circonspect!... Autrement je serai forcé de te donner une sévère leçon.

Je croyais, eu égard surtout à l'extrême

jeunesse de mon interlocuteur, dont la figure fraîche et imberbe annonçait à peine seize ans, que ma sévérité lui en imposerait et le rendrait confus ; je me trompais grossièrement.

Loin de paraître intimidé par ma réponse, il se mit à sourire d'un air moqueur et reprenant de suite la parole :

— Citoyen, me dit-il, d'un air dégagé, j'accepte des services de tout le monde pour mon enfant, mais des remontrances de personne. Tu as manqué ta vocation ; au lieu de porter un sabre, tu devrais être armé d'une férule. Avec ton physique sévère, ton maintien compassé et ton air rigide, tu eusses fait vraiment un excellent maître d'école.

— Drôle! m'écriai-je en m'avançant vivement vers l'imprudent hussard; mais celui-ci se reculant vivement et changeant aussitôt de ton et de manières :

— Monsieur, me dit-il avec une dignité qui m'arrêta court dans mon élan, j'ai peut-être eu tort de plaisanter avec vous sans savoir qui vous êtes. Veuillez m'excuser, je vous prie, et n'attribuer la légèreté de ma conduite qu'à la confiance sans borne que m'inspire toujours la vue d'un uniforme français...

Le hussard fit alors une lègère pause, et appuyant avec un amour plein de tendresse ses lèvres sur le front de l'enfant qu'il portait dans ses bras :

— Emilie, lui dit-il, comme si l'innocente créature l'eût compris, embrasse ta mère!...

— Quoi! m'écriai-je, en proie à une surprise que je n'essayai pas de dissimuler; vous êtes...

— La femme du colonel G... me répondit le prétendu hussard, et la mère de cette enfant!...

— Ah? madame! pardonnez-moi, je vous en conjure, la brutalité dont je viens d'user envers vous!... Mais, vraiment j'étais si loin de m'imaginer que votre costume de hussard...

— Cachait une héroïne de roman, poursuivit madame G..., en m'interrompant, je le conçois ! Au reste, monsieur, tous les torts sont de mon côté ! Mais que voulez-vous, nous autres femmes, lorsque la nécessité nous force à abandonner le costume de notre sexe, nous nous figurons volontiers que, quelque travesties que nous soyons, nous restons toujours reconnaissables !...

— En effet, à votre voix, à votre charmant visage et à votre démarche j'aurais dû...

— Ah ! voici les compliments qui arrivent, s'écria madame G... en m'interrompant de nouveau, avec une familiarité

pleine de dignité. N'abusez point de mon aveu, je vous en prie, et ne voyez en moi qu'un camarade qui a besoin de votre protection, et qui demande une petite place au coin de votre table !

— Ah ! madame ! ne parlez pas ainsi, mon dîner est à votre disposition. Ce sera un grand honneur pour moi si vous daignez me permettre de le partager !

Cinq minutes plus tard, j'étais assis en face de madame G..., devant une mauvaise table toute boiteuse et un détestable dîner. Madame G..., que je traitais avec tout le respect que je devais à son sexe, à son courage et au grade supérieur que son mari occupait dans l'armée, me raconta alors sa simple histoire.

Mariée depuis quelques mois à peine avec le marquis de G..., lorsqu'éclata la révolution, elle refusa d'émigrer, et continua de rester en France sous son titre et sous son nom.

Le marquis de G..., grand admirateur de Jean-Jacques, de Voltaire et de Diderot, n'était pas opposé aux réformes inscrites sur le drapeau des premiers agitateurs : au contraire, il reconnaissait qu'elles étaient aussi justes qu'urgentes, et il combattit pour leur triomphe avec tout l'enthousiasme que donne la jeunesse unie à une conviction profonde.

Lorsqu'arriva la Terreur, le marquis de G... comprit combien sa générosité l'avait

rendu coupable; en croyant abattre des abus il avait aidé au triomphe des abominables coquins, qui, exploitant la France au profit de leur ambition et de leur intérêt personnel, confisquèrent sa liberté, détruisirent son opulence, et ternirent sa gloire!

Sur ces entrefaites, éclata avec l'Europe, cette guerre qui sera une des pages les plus étonnantes de l'histoire contemporaine, et le marquis de G..., officier distingué sous la monarchie, se rendit à la frontière pour repousser l'ennemi.

Grâce aux succès continuels qu'il avait obtenus, grâce à l'amitié de son général en chef et à l'importance secondaire de

son grade, il était parvenu jusqu'alors à éviter l'échafaud.

La femme ne voulant pas rester spectatrice à Paris des sanglantes horreurs et des excès sans nom de la révolution, avait résolu de suivre son mari dans les camps, de s'astreindre à la vie de soldat, de partager ses périls et sa gloire !

— Que penseraient, me dit-elle en terminant son intéressant récit et en accompagnant ces paroles d'un mélancolique et doux sourire, que diraient mes amies les anciennes duchesses de Versailles, si elles me voyaient ainsi accoutrée de cet uniforme, portant le sabre au côté et la cocarde tricolore à mon shako ? Elles me trouveraient sans doute bien ridicule !

Le dîner terminé, je conduisis madame de G... à la chambre, ou, pour être plus exact, au galetas qui m'était destiné : cette courageuse et résignée jeune femme, habituée au luxe de la cour la plus somptueuse d'Europe, loin de se plaindre, trouva ce hideux réduit très convenable et me remercia, avec une effusion toute affectueuse, du sacrifice que je faisais en faveur de son enfant !

Drôle d'époque que la nôtre qui présente, en fait de perversité et de vertu, de courage et de lâcheté, d'égoïsme et de dévoûment, les exemples les plus rares et les plus complets !

Profitant de la beauté de la nuit et de la

douceur de l'atmosphère, j'étendis mon manteau par terre, et, me servant de mon sac en guise d'oreiller, je me couchai en plein air sous l'auvant de l'auberge.

Le lendemain, lorsque je me réveillai, j'appris que madame de G... était déjà repartie depuis plus d'une heure.

Cette rencontre a laissé dans mon esprit quelque chose qui ressemble au souvenir d'un rêve charmant.

En sortant de Messino, je traversai plusieurs villages dont les habitants, piémontais il y a avait un an à peine, étaient devenus, par le sort des armes, des citoyens français.

J'en rencontrai plusieurs qui se rendaient au marché pour vendre leurs légumes et leurs fruits: en m'apercevant, ils s'empressèrent de crier à tue tête: Viva la republica! viva l'égalita! »

— Où allez-vous comme cela? leur demandai-je.

— Nous allons au vicariat de Sospello! me répondit l'un d'eux qui comprenait le français.

— Vous voulez dire au district de Menton.

— Oui, citoyen, au district de Menton, répéta le paysan avec embarras. C'est

que voyez-vous, nous avons tellement l'habitude de dire le vicariat.

— Que vous oubliez que vicariat doit se prononcer aujourd'hui district.

— Ne croyez pas au moins, citoyen, que nous ne soyons pas de bons républicains. Viva la republica et l'égalita!

Comme ces paysans faisaient la même route que moi, je marchai, pendant quelque temps à leurs cotés, et leur conversation m'apprit que si les hasards de la guerre les avaient faits citoyens d'une république, leurs opinions étaient en désaccord avec cette forme politique.

Enhardis par l'air de profonde indifférence que je conservai, les paysans se figurèrent que je ne comprenais rien à leur patois, et ne se génèrent plus pour parler à cœur ouvert devant moi.

— Savez-vous la bonne nouvelle? mes amis? dit l'un d'eux, un tout jeune homme. On prétend que nous avons battu les Français près du mont Saint-Bernard !

— Que Dieu fasse que cela soit vrai ! s'écria un vieillard en levant les yeux vers le ciel ; il est bien temps que nous sortions de notre honte !

Triste chose que les conquêtes opérées par la force ! pensai-je en moi-même.

Pour arriver à la victoire, on doit verser des flots de sang, et la victoire obtenue, on n'a réussi qu'à se faire des ennemis cachés.

Tant que la république, n'ayant pas confiance dans sa supériorité sur tous les autres gouvernements, voudra faire des prosélytes par les armes, sa propagande n'aura ni efficacité ni durée!

De Menton, où j'arrivai le même jour, je me rendis à Nice.

J'espérais trouver dans cette ville des mœurs nouvelles et une gaîté toute italienne, je fus cruellement déçu dans mes espérances ; Nice, envahie par nos

armées, retentissait du soir au matin du son du tambour, et ses villas tachées de décrets et de proclamation, ressemblaient à autant de clubs. Je m'enfuis au plus tôt.

De Nice à Grasse, aucun incident nouveau n'accidenta ma route, et j'entrai dans cette dernière ville un peu avant la fin du jour.

Mon premier soin fut de me diriger vers la maison de Verdier.

Je ne puis exprimer la joie que j'éprouvais à l'idée que j'allais revoir mon excellent ami le parfumeur.

Que l'on juge de mon désappointement et de mon étonnement tout à la fois, lorsqu'au lieu de la coquette devanture de son magasin, j'aperçus une façade noire et sale, couverte de poussière, de charbon et de traces de fumée.

La porte était toute grande ouverte; j'entrai aussitôt.

— Le citoyen Verdier? dis-je à haute voix en ne voyant personne.

— Qu'y a-t-il pour ton service, citoyen? me répondit d'une pièce voisine une voix qui ne m'était pas inconnue.

Alors s'avança vers moi un homme qu'à

sa mise débraillée et misérable je pris pour un ouvrier.

Cet homme portait un vieux et crasseux bonnet de police d'où sortaient des cheveux gras et mal peignés ; une grosse cravate toute tachée, et qui entourait un col d'une couleur douteuse, comme elle l'était elle-même : une carmagnole brune, qu'un mendiant eût dédaigné de ramasser dans la rue, puis, enfin, un large pantalon grossièrement reprisé à divers endroits, complétait la toilette, — si l'on peut toutefois se servir d'une pareille expression pour désigner un tel assemblage de haillons — de l'individu qui vint vers moi, en m'entendant appeler Verdier.

Une moustache hérissée, faute de cul-

ture, comme celle d'un chat en colère, et un visage à moitié brûlé, furent les premières choses que j'aperçus en jetant les yeux sur cet individu.

— Le citoyen Verdier ? répétai-je alors en m'adressant directement à l'ouvrier.

Que l'on juge de mon étonnement lorsque celui-ci, après avoir jeté les yeux sur moi, s'élança dans mes bras et m'embrassa avec transport en s'écriant :

— Quoi ! tu ne me reconnais pas, ami ? Je suis donc bien changé !

En effet cet homme n'était autre que Verdier lui-même.

La stupéfaction que me causa une semblable métamorphose fut telle que je restai un moment interdit et sans pouvoir prononcer une parole.

— Quoi ! Verdier ! c'est toi ! m'écriai-je à la fin en reprenant un peu mon sang-froid. Que t'est-il donc arrivé? Et ton magasin de parfumerie, qu'est-il devenu ?

— Tu sais bien, me dit Verdier en baissant la voix, que mes deux rivaux, les parfumeurs, élus membres du comité de la société populaire, désiraient me voir quitter mon commerce : j'ai dû me conformer à leur secrète volonté.

— Oui, je me souviens. Mais il ne s'en suit pas, de ce que tu n'es plus parfumeur,

que tu doives ressembler à un cyclope ! Quelle diable de profession exerces-tu donc maintenant ?

— Je suis salpétrier, mon ami.

— Salpétrier ! quelle drôle d'idée tu as eue là !

— C'est l'amour de la patrie qui m'a inspiré en cette circonstance, me répondit Verdier en haussant la voix, comme s'il désirait être entendu au loin ; le salpêtre, en se changeant en poudre, représente la gloire de la République et l'humiliation des aristocrates. Voilà pourquoi je suis salpétrier.

Plus j'écoutais, plus je regardais Verdier, et plus mon étonnement s'accroissait.

Je ne pouvais me figurer que cet homme, que j'avais connu quelques mois auparavant, si élégant, si coquet, si soigneux de sa personne, si hardi, et même quelquefois si imprudent dans sa conduite, en fût réduit à cet état voisin de la sauvagerie dans lequel je le retrouvais.

— Mon cher Verdier, lui dis je, je suis horriblement fatigué, et je voudrais bien m'asseoir. Si nous passions dans ton cabinet, nous causerions plus à notre aise.

Comme les localités de la maison m'étaient connues, je n'attendis pas la réponse de mon ami, et je me dirigeai vers son cabinet.

En entrant dans l'ancienne arrière-

boutique, je trouvai une dizaine d'ouvriers qui étaient occupés à extraire du salpêtre.

— Mes amis, leur dit Verdier en me désignant à eux par un geste de main, voici un véritable sans-culotte qui revient de l'armée, que je vous présente...

— Un sans-culotte ne revient jamais de l'armée! s'écria un des ouvriers en me regardant de travers et en haussant les épaules d'un air de mépris.

— Pourquoi cela, citoyen? lui demandai-je froidement et en refoulant en moi la colère que m'inspira cette insolence.

— Parce qu'un bon citoyen ne tourne jamais le dos à l'ennemi... à moins toutefois que sa lâcheté...

— Assez, misérable, tais-toi! m'écriai-je, en ne pouvant me contenir plus longtemps.

Verdier, craignant une altercation, se jeta entre son ouvrier et moi.

Au mot de « misérable » que j'avais adressé à l'insolent ouvrier qui venait de m'insulter si gratuitement, et sans que rien de ma part eût motivé cette agression, ses camarades s'étaient avancés vers moi d'un air menaçant.

Quoique je fusse en congé temporaire,

j'avais gardé, en prévision des dangers que je pouvais courir, — mon sabre. Mettant aussitôt la main sur la poignée de mon arme :

— Le premier qui fait un pas de plus est un homme mort ! m'écriai-je.

A cette menace, les salpétriers s'arrêtèrent, et Verdier, se hâtant de prendre la parole :

— Mon cher ami, me dit-il, pourquoi té fâcher ainsi ?... Ces citoyens qui travaillent pour la patrie, ne sont-ils donc pas libres d'exprimer leur opinion ? Tu as tort, mon ami, tu as tort ! Je t'en conjure, rentre en toi-même, et n'oublies point les mots sublimes écrits en tête de

la Constitution : « Liberté, Égalité, Fraternité !... »

J'avoue, qu'en voyant Verdier prendre ainsi lâchement le parti de mes ennemis contre moi, la vive affection que j'éprouvais pour lui disparut aussitôt et fut remplacée par un sentiment de commisération et de mépris.

M'adressant alors à l'ouvrier qui m'avait si grossièrement apostrophé :

— Il te convient bien, misérable, lui dis-je, de parler de guerre ! toi, qui n'a jamais connu d'autre feu que celui de ta chaudière. Sais-tu bieu que celui à qui tu oses t'adresser a brûlé plus de salpêtre

que tu n'en fabriqueras jamais de toute ta vie; qu'il a fait mordre la poussière à plus de soixante satellites des tyrans; qu'il a été mentionné pour action d'éclat au bulletin que publie la Convention! qu'il est couvert d'honorables cicatrices!... Ah! misérable, pour t'apprendre à parler une autre fois avec plus de modération, je m'en vais de ce pas te dénoncer au comité de salut public!...

L'énumération de mes exploits me parut causer plus d'impression aux salpêtriers que ma menace.

— Citoyen, me répondit assez dédaigneusement l'un d'eux, nous sommes trop pauvres pour avoir à craindre le co-

mité de salut public ; il ne peut rien contre nous. La révolution a été faite à nôtre profit. Nous nous moquons de ta dénonciation.

— Puisqu'il en est ainsi, m'écriai-je, je vais, à la garde montante, avertir mes camarades qu'il y a chez le citoyen Verdier, non un atelier de salpêtre, mais un atelier de diffamation et d'injures envers les soldats de la République ! Vous êtes au dessus des lois, soit ! Nous verrons si vous braverez, avec une semblable impunité, la force brutale et les coups de plat de sabre !

Cette menace impressionna assez vivement les salpêtriers, et je crois que ce ne

fut pas sans un certain plaisir qu'ils virent leur patron Verdier me prendre à bras-le-corps et me supplier de ne pas donner suite à ce projet.

Enfin, après m'être bien fait prier, je finis, tout en m'accusant hautement de ma faiblesse, par me rendre aux prières de mon ami.

Les ouvriers me remercièrent de ma clémence, et m'assurèrent qu'ils n'avaient pas voulu m'offenser.

— Je vous ai pardonné, leur dis-je : il n'y aura pas de sang de répandu, mais je vous jure que c'est la dernière fois que je laisserai impunément calomnier mes ca-

marades, les défenseurs de la patrie! Tenez-vous pour avertis...

Après avoir fait cette réponse d'un ton solennel, je sortis d'un pas majestueux de l'arrière-boutique.

CHAPITRE IV

—

Le jardin de Verdier, que je travers net pour me rendre à son cabinet, situé dans un autre corps du logis, présentait l'image de la dévastation la plus complète.

Ce jardin qui, peu de mois auparavant, faisait l'orgueil de mon hôte et était réputé pour le plus riche en plantes rares, et pour le mieux entretenu de la ville, avait été, depuis mon départ pour l'armée, bouleversé de fond en comble ; plus d'allées, plus de plates-bandes, plus d'arbustes étiquetés, plus de fleurs aux vives couleurs et au parfum délicieux ; on ne voyait dans tout son jardin qu'un plan de pommes de terre.

— Tu ne comprends rien à ce changement, me dit Verdier en remarquant mon onnement. Hélas ! mon ami, si tu savais ombien cette profanation m'a coûté à accomplir, tu me plaindrais de tout ton cœur ! Mais il faut savoir se sacrifier au bonheur du peuple... Les fleurs sont des

plaisirs d'aristocrates, les pommes de terre nourrissent les malheureux...

— Vraiment, Verdier, lui répondis-je, je me demande, en te voyant et en t'écoutant, si je rêve ou si je suis bien éveillé. Est-il possible que toi, que j'ai connu si indépendant, tu en sois arrivé à te prosterner ainsi devant la canaille ?...

— Plus bas, donc ! me dit vivement le parfumeur, en jetant autour de lui un regard effaré et en baissant la voix. Attends que nous soyons rendus dans mon cabinet pour t'exprimer de la sorte !...

Verdier, en sa qualité de vieux garçon, tenait beaucoup à ce que l'élégance et la

commodité de son intérieur remplaçassent, pour ainsi dire, la société naturelle qui lui manquait; aussi, son cabinet de travail, espèce de mystérieux retiro, était-il en parfaite harmonie avec le délicieux jardin qu'il fallait traverser pour s'y rendre!

Que l'on juge de mon étonnement, lorsqu'en entrant dans cette pièce, dont le souvenir s'était si souvent présenté à mon esprit pendant mon séjour au camp, je n'aperçus plus aucun des élégants et jolis meubles qui l'ornaient lors de mon premier séjour à Grasse.

Les peintures à fresques des murs avaient été effacés, les lambris en stuc af-

freusement badigeonnés de devises républicaines; les portraits des membres du comité de salut public et du comité de sûreté général, portraits fort laids et horriblement mal lithographiés, formaient une galerie désagréable au possible. Enfin, peints à l'huile en grandeur naturelle et encadrés avec une grande magnificence, Robespierre, Marat et Lepelletier, rayonnaient comme trois dieux, au milieu de cette pléiade d'assassins parvenus!

— Est-il possible, mon pauvre Verdier, dis-je avec tristesse à mon ancien hôte, que tu en sois arrivé à ce degré de peur, et, passe ce mot à ma sincère amitié, à ce degré d'abjection morale?

— Ne m'accable pas, s'écria Verdier en m'interrompant. Ah! mon ami, crois-le bien, mon cœur n'a pas changé; mais mon courage a faibli! Cette image de la guillotine, cauchemar de mes nuits et effroi de mes jours, m'a fait descendre jusqu'à cette hypocrisie qui t'indigne à si juste raison, mais qui représentait pour moi le seul moyen de sauver ma tête. Je te jure que ce n'est pas la mort qui m'effraie. Demain, je me trouverais attaqué d'une maladie incurable, que je bénirais mon sort. Ce qui m'épouvante, c'est le contact du bourreau, les cris et les outrages de la multitude, le couperet qui dégoutte de sang, l'horrible bascule; ce panier, dont l'intérieur conserve les traces des morsures des têtes qui y sont tombées; en un mot, c'est cette agonie ignoble et épou-

vantable tout à la fois qui précède la mort des condamnés!... J'ai tellement souffert, qu'il ne te reste plus que le droit de me plaindre!

Il y avait une si poignante douleur dans la voix de Verdier que je ne me sentis plus en effet la force de l'accuser ; je voulus au contraire essayer de lui faire reprendre un peu courage.

— Mon ami, lui dis-je, je trouve que tu exagères beaucoup les dangers qui te menacent. Je sais et j'avoue qu'aujourd'hui les rancunes, les haines et les jalousies personnelles pèsent de tout le poids de la passion dans les balances de la justice, mais qui pourrait désirer ta mort! Tu n'avais que deux ennemis, deux concur-

rents, et tu t'es empressé, pour les satisfaire, d'abandonner ton commerce et de leur laisser le champ libre !... Qui donc en veut à ta vie aujourd'hui? personne !

— Tu comptes sans les délateurs passionnés, sans les amateurs de la guillotine! me répondit-il. Tu oublies qu'il y a des natures perverses, qui détestent l'humanité entière, et ne trouvent leur volupté et leur bonheur que dans les souffrances d'autrui. Tu ne songes pas non plus à ces êtres ambitieux et jaloux de se produire par n'importe quels moyens, qui, pour se mettre en évidence et pour capter la confiance du peuple, se font un marche-pied des cadavres de leurs victimes ! Un homme qui peut se vanter d'avoir fourni, par exemple, vingt têtes à l'échafaud, est un

homme arrivé! Qui oserait le repousser à une élection? Personne! Et cette abominable loi du 22 prairial, qui nous est arrivée hier de Paris, ne permet-elle pas de condamner, même légalement, le plus innocent et inoffensif de tous les citoyens?

— De quelle loi parles-tu, Verdier? Je ne la connais pas.

— Tu ne connais pas cette monstruosité sans nom, œuvre abominable de tigres enragés? Ah! je conçois alors ta tranquillité. Tiens, voici le *Moniteur*, lis.

Je pris la feuille que Verdier me tendait, et je me mis à parcourir cette loi de sang, qui me parut rédigée par une réunion de

bourreaux : « Le tribunal révolutionnaire a été jusqu'à présent trop modéré, il ne doit pas y avoir de petits délits pour le tribunal révolutionnaire, tous méritent également la mort ! Le tribunal ne reconnaît pas d'autre peine. Peine de mort contre les royalistes, peine de mort contre les aristocrates, peine de mort contre les fédéralistes, peine de mort contre les modérés qui ralentissent la marche du char de la révolution, peine de mort contre les exagérateurs, les ultra-révolutionnaires, peine de mort contre les avilisseurs du peuple, peine de mort contre les démagogues, peine de mort contre les flatteurs du peuple, peine de mort contre les gens de lettres qui répandent le poison de leurs écrits dans les masses, peine de mort contre les amis des tyrans qui veulent

faire retomber le peuple sous le joug, peine de mort contre les négociants accapareurs de la subsistance du peuple; peine de mort contre ceux qui ferment leurs magasins ou qui diminuent leur commerce pour indisposer ou pour affamer le peuple; peine de mort contre ceux qui regrettent dans leur cœur l'ancien régime; peine de mort contre les amis et les complices des factieux qui ont mis la République à deux doigts de sa perte; peine de mort contre les alarmistes; peine de mort contre les endormeurs! Il est des ennemis du peuple qui ne parlent pas, d'autres qui n'agissent pas, ce sont les plus dangereux, peine de mort contre eux! Le tribunal révolutionnaire n'a pas besoin de preuves, il lui suffit de déclarer qu'il est convaincu que l'homme traduit devant lui est un ennemi

du peuple ou qu'il a intérêt à le devenir! Le tribunal révolutionnaire ne doit pas avoir égard aux antécédents d'une conduite patriotique ou d'actions civiques, car c'est là le masque dont s'affublent les plus cruels ennemis du peuple! »

Telles étaient les dispositions de cette loi de sang qui, je l'espère, recevra un jour de l'histoire la flétrissure qu'elle mérite!

Après la lecture de cet abominable décret, je restai un moment sans trouver une parole pour peindre l'indignation que j'éprouvai.

— Le fait est, dis-je à la fin, en m'adres-

sant à Verdier, qu'avec cette loi, et grâce à l'élasticité qu'elle présente dans la dénomination des délits, un homme, quelle que soit sa conduite et quelque circonspection qu'il déploie, ne peut être assuré d'éviter l'échafaud! Quant à moi, j'ai envie de retourner, sans plus tarder, à l'armée! Il vaut mieux être tué par une balle, un coup de baïonnette ou un boulet de canon que de servir de spectacle à une populace altérée de sang et qui trépigne de joie en voyant tomber votre tête!...

Après avoir passé le reste de la journée avec le bon Verdier, que je retrouvai dans l'intimité tel qu'il était, c'est-à-dire plein de générosité, de cœur et d'esprit, je m'en fus coucher, bien résolu à me remettre dès le lendemain en route pour le camp.

Le lendemain, lorsque je me réveillai, il faisait un temps magnifique. Tout souriait dans la nature.

La vue d'un soleil resplendissant et d'un ciel sans tache éloigna bientôt de mon esprit les tristes pensées qui l'assombrissaient, et me faisant sentir tout le prix de l'indépendance, me détourna de ma résolution de reprendre le harnais militaire.

Après être resté deux jours à Grasse, j'embrassai affectueusement le malheureux Verdier et je me remis en route.

Mon intention, intention dont je m'applaudis aujourd'hui, était de profiter de mon retour dans ma famille, pour parcou-

rir et étudier l'intérieur de la France. Je résolus, chaque fois que l'occasion s'en présenterait, de voir de près les mœurs actuelles des provinces et de suivre, non le chemin qui devait me ramener le plus vite dans mes foyers, mais celui qui m'offrirait le plus de sujets d'observations et d'étude!

Au reste, muni d'argent, et possédant un passeport, ou, si l'on aime mieux, un congé en règle, ne devant séjourner longtemps dans aucun endroit, et par conséquent ne pouvant porter ombrage à l'ambition de personne, j'étais à peu près assuré, en usant d'un peu de prudence, de n'être pas inquiété.

J'avais si souvent, lors de son siége,

entendu parler de la ville de Toulon, que depuis longtemps je m'étais promis, si jamais l'occasion s'en présentait, de la visiter en détail.

Quoique l'accomplissement de ce projet me fît dévier de mon itinéraire, je résolus, profitant de ma liberté, de me diriger vers cette ville.

De Grasse à Toulon j'eus à souffrir des privations sans nombre ; ne pouvant à prix d'argent me procurer le pain qui m'était strictement nécessaire pour ma consommaiion, je devais, profitant de ma feuille de route, avoir recours à la municipalité de chaque endroit par où je passais.

On ne pourrait s'imaginer les formalités, les ennuis, les démarches qu'il me fallait subir pour obtenir quelques onces d'un pain à moitié moisi et à peu près indigeste. La disette qui régnait dans les provinces était affreuse.

Un peu avant d'arriver à Toulon, je fis la rencontre de deux compagnons ouvriers, qui, se préoccupant fort peu de politique et tout adonnés à l'étude de leur art, — ils étaient serruriers mécaniciens, — faisaient leur tour de France.

Ils m'adressèrent la parole pour me souhaiter une bonne journée, je leur répondis quelques mots pour les remercier, et la connaissance se trouva aussitôt faite.

L'un des deux ouvriers, âgé d'environ vingt-cinq ans, me parut affligé d'un caractère taquin et hargneux : contredisant sans cesse son compagnon et trouvant moyen d'épiloguer à propos de la parole la plus insignifiante, sa conversation n'était qu'une longue et acerbe contradiction. J'appris qu'il était picard ; il se nommait Antoine.

— Ah ! voici les portes de la ville, m'écriai-je en apercevant un des murs d'octroi de Toulon. Mes amis, si vous voulez m'en croire, nous allons cesser toute conversation et garder un absolu silence.

— Pourquoi cela, militaire? me demanda Antoine.

— Parce que les autorités de Toulon, craignant de voir cette ville retomber au pouvoir des Anglais, voient, dans tous les étrangers qui y arrivent, m'a-t-on dit, autant d'espions et de conspirateurs, et qu'un propos tenu par nous en plaisantant, et mal interprété, pourrait nous attirer des désagréments sérieux.

— Vraiment! s'écria Antoine d'un ton narquois. Eh bien, tant pis pour les autorités qui ne savent pas reconnaître les bons patriotes des conspirateurs! Que le diable m'emporte si j'ai peur de ces imbéciles-là! je suis un ouvrier, un honnête homme; je dis ce que je pense, je pense ce que je veux, et me soucie peu de l'opinion du monde!

— Tu as tort, Antoine, dit l'autre compagnon en s'adressant à son camarade, de répondre ainsi au bienveillant conseil que te donne le citoyen officier. Tu finiras, en voulant toujours faire à ta tête, par te trouver fourré dans quelque mauvaise affaire dont tu ne sauras plus comment te sortir!

— Laisse-moi donc tranquille avec ta sotte peur, interrompit Antoine en levant les épaules! Je dirai, je te le répète, ce que je voudrai! Que je vais reprendre Toulon pour mon compte personnel, par exemple, et me déclarer roi de France!

Au moment où l'entêté serrurier prononçait ces imprudentes paroles, un

homme, revêtu d'une riche carmagnole et coiffé d'un crasseux bonnet phrygien, passait près de nous; en entendant Antoine, il s'arrêta court et sembla indécis un moment sur le parti qu'il devait prendre.

— Tiens, voilà un espion qui va me dénoncer! continua Antoine à haute voix et en éclatant de rire. Vous allez voir que l'on va me prendre pour un Capet!

La société de ce serrurier ne me convenant pas, car elle me paraissait, au point de vue de ma sûreté, fort compromettante, je pris congé de lui à la première rue que nous rencontrâmes, et je m'en fus de mon côté.

Une heure plus tard, installé dans le petit hôtel borgne du Grand-Cerf, j'attendais dans la salle à manger commune que l'on m'apportât le modeste repas que j'avais commandé, lorsque plusieurs patriotes de la ville entrèrent.

— Savez-vous la nouvelle? dit l'un d'eux en s'adressant à l'aubergiste. Il paraît que plusieurs espions piémontais viennent de pénétrer dans la ville: on prétend également que des satellites étrangers, déguisés en officiers et en soldats républicains, sont disséminés en grand nombre dans l'intérieur de la ville...

— Est-ce possible? s'écria l'aubergiste

en affectant une indignation profonde... Ah ! les misérables, que ne les arrête-t-on de suite ? Que ne les déchire-t-on en morceaux ?...

— Ma nouvelle est d'autant plus authentique, reprit le sans-culotte, que je la tiens de mon cousin, le secrétaire du comité de surveillance ! Quant à arrêter ces infâmes, on attend que par l'explosion de leur complot ils se livrent et se signalent eux-mêmes afin que pas un ne puisse échapper !...

— Oser se couvrir du noble uniforme d'un militaire de la république pour servir les intérêts du tyran ! reprit l'aubergiste de plus en plus exaspéré. Ah ! pourquo

le supplice de la roue n'existe-t-il plus?...

J'avoue que, quoique ma feuille de route fût en règle, je me sentais très mal à mon aise en entendant tenir ces propos. Heureusement que, retiré dans un coin de la salle, l'ombre cachait ma rougeur!

CHAPITRE V

—

Lorsque cinq minutes plus tard l'on servit le souper, et que je sortis, pour prendre place à la table commune, de l'angle obscur où je m'étais tenu jusqu'alors, je vis que mon apparition con-

trariait assez vivement le patriote colporteur de nouvelles.

Craignant que cet homme, dans la prévision que je ne fusse un conspirateur qui voulait se venger de son indiscrétion, ne songeât à me dénoncer, je m'empressai de prendre place à ses côtés et d'engager la conversation avec lui.

— Ce que vous venez de nous apprendre, au sujet de ces espions piémontais, déguisés en soldats républicains, ne m'étonne nullement, citoyen, lui dis-je; j'arrive moi-même de l'armée, et je suis plus à même que qui que ce soit de connaître la perfidie et la ruse des Piémontais! Seulement je n'aurais jamais cru qu'ils eussent une telle audace.

— L'audace des satellites des tyrans, lorsqu'ils agissent dans l'ombre, est aussi grande que la lâcheté qu'ils montrent quand on découvre leurs trames ténébreuses, me répondit sentencieusement le sans-culotte. Mais qu'ils tremblent, l'œil du pouvoir est ouvert sur eux !

— Ainsi, vous croyez que l'intention de ces infâmes est de s'emparer par trahison de Toulon ?

— Cela ne fait pas un doute pour tous les esprits clairvoyants. Si le comité de salut public n'avait pas déployé autant d'énergie et exercé une si incessante surveillance, il y a longtemps déjà que ces misérables eussent accompli leur criminel dessein.

— Vous me faites vraiment trembler!

— Oh! rassurez-vous. Je vous le répète: toutes les mesures sont prises.

Pendant le temps que dura le souper, j'eus soin de ne pas laisser tomber la conversation que j'avais si diplomatiquement engagée avec le cousin du secrétaire du comité de surveillance; lorsque nous nous levâmes de table, j'étais au mieux dans son esprit: il faut dire que je m'étais extasié devant ses moindres propos, et que j'avais paru accepter les grosses balourdises qu'il me débitait avec un rare aplomb, comme autant d'oracles.

Je n'ignore pas que cet aveu ne prouve

guère en faveur de l'indépendance de mon caractère, mais il est impossible de nos jours de ne pas sacrifier quelquefois sa franchise en faveur de sa sécurité.

Au reste, je regrettais amèrement d'avoir cédé à ma curiosité en me rendant à Toulon, et je me promettais de quitter cette ville dès le lendemain matin, si rien ne s'opposait à mon départ.

J'allais me retirer dans le mauvais grabat où j'avais déjà déposé mon modeste bagage, et où je devais passer la nuit, lorsque tout à coup une rumeur lointaine, qui semblait produite par une grande agglomération de monde, arriva jusqu'à nous et me retint dans la salle à manger.

Bientôt cette rumeur se rapprocha de l'hôtel du Grand-Cerf: des clameurs furieuses retentissaient dans les airs.

— A mort les traîtres! à la lanterne les espions! A bas les satellites des tyrans! A la lanterne! à la lanterne!

A peine ces cris venaient-ils de frapper mes oreilles que j'aperçus, en m'élançant au balcon, deux hommes qui tout meurtris et ensanglantés fuyaient devant la foule.

L'un de ces hommes, le plus jeune des deux, gravement touché sans doute par quelque projectile, n'avançait qu'avec peine et grâce, — on le comprenait à l'expression de douleur qui affectait son visage, — à un puissant effort de volonté. Je compris qu'il était perdu.

En effet, à peine avais-je fait cette réflexion qu'un bâton lancé avec autant de force que d'adresse, atteignit l'infortuné fuyard dans les jambes et le renversa.

Avant qu'il eût eu le temps de se relever, la foule, semblable à une meute de chiens affamés, se jeta sur lui, et il disparut un moment en entier sous les corps de ses ennemis.

Cette scène se passait juste devant la porte de l'hôtel et au pied d'un réverbère, qui l'éclairait de sa lueur sinistre et blafarde. C'était affreux.

A peine quelques secondes se furent écoulées, que le malheureux, relevé par

vingt bras, s'éleva au milieu de la foule.

— A la lanterne l'espion piémontais! criait-on de tous les côtés.

Que le lecteur juge de l'étonnement et de l'émotion que j'éprouvai en reconnaissant dans le prétendu espion piémontais le serrurier Antoine, mon compagnon de route.

Ma première pensée fut d'élever la voix en sa faveur; mais en réfléchissant combien, grâce aux faux bruits qui circulaient sur les prétendues menées des agents de l'étranger, ma position était mauvaise, je me tus.

Je suis persuadé que si j'eusse pris la défense de cet infortuné, mon sort eût été semblable au sien.

La foule bien assurée que sa victime ne pouvait désormais lui échapper, et désireuse d'augmenter le spectacle de son agonie, cessa pendant un moment de pousser des cris, afin de s'amuser des réponses de l'infortuné.

— Odieux satellite! s'écria un des orateurs ou des meneurs de la ville, avoue-nous ta trahison entière et nous te ferons peut-être grâce.

— Je ne puis avouer ce qui n'existe pas, répondit Antoine d'une voix rendue

rauque par la fatigue, la douleur et la peur. Comment voulez-vous que je me reconnaisse pour piémontais lorsque je suis picard !

— Aussi lâche et aussi rusé que traître ! reprit l'orateur. Vraiment, citoyens, cet homne n'imite-t-il pas à ravir l'accent picard ? Heureusement que nous sommes trop clairvoyants pour nous laisser prendre à une semblable ruse !

— Mais, citoyens, mais mes amis, écoutez-moi, je vous en conjure, continua le pauvre serrurier d'une voix suppliante... Sur mon honneur, sur la tête de ma mère, je vous jure que je suis innocent... Mais, écoutez-moi donc... Vous voyez bien que

je n'ai plus ma tête à moi... Je suis victime d'une grossière erreur... Tout cela va s'expliquer... Vous allez voir !

— Il s'obstine dans son mensonge, le gredin ! s'écria un homme couvert d'une carmagnole, et que je reconnus pour être le même que celui devant lequel Antoine, par esprit de bravade et d'opposition, s'était vanté, lors de notre entrée dans la ville, de prendre à lui seul Toulon.

— Il s'obstine, le gredin ! répéta le délateur. Eh bien, moi, citoyen, je jure sur la tête de Robespierre, sur l'autel de la liberté, sur la constitution, que j'ai, de mes propres oreilles, entendu ce satellite se vanter de reprendre Toulon, et de com-

battre pour la cause des Capets. Oseras-tu renier ce propos, que tu as tenu devant moi, misérable?

— Ce propos était une plaisanterie, répondit le serrurier d'une voix sourde; — je voulais m'amuser aux dépens d'un compagnon...

— Ah! c'était une plaisanterie, reprit l'orateur avec une grande véhémence. Au fait, l'esclavage et l'abrutissement des peuples; le triomphe des rois, la misère des paysans, la dîme, la corvée, les droits du seigneur, ne sont-ce pas, en effet, de charmantes plaisanteries pour les serviteurs et les agens des tyrans! Ah! combattre pour la famille abhorrée des Capets, te semble une plaisanterie! Reprendre

Toulon ! une plaisanterie ! Soit ! nous aussi, nous savons plaisanter ! Et pour te le prouver, nous allons te pendre !

— Une tempête de cris et de hurlements salua ces paroles.

— Voici une corde, s'écria en ce moment une voix aiguë, qui perça à travers les clameurs de la foule.

C'était un enfant, un de ces hideux vagabonds, comme en comptent malheureusement toutes les grandes villes, qui venait de parler ; son offre fut accueillie par des bravos retentissants.

Alors se passa un de ces spectacles sans

nom auxquels on assiste en croyant que l'on rêve et dont le souvenir vous poursuit le reste de vos jours. Antoine, saisi par la foule, frappé, terrassé, meurtri, broyé, fut attaché à la fatale corde, et bientôt son cadavre attaché à la lanterne, se balança, frémissant, dans les airs !

Quant à moi, je m'enfuis épouvanté.

Ce ne fut que plus tard que j'appris combien le supplice de ce pauvre innocent avait été plus cruel encore que je ne me l'étais imaginé. La corde fournie par le petit vagabond, grosse tresse en paille, n'avait pu rendre le terrible office que l'on attendait d'elle, et le malheureux Antoine avait dû subir une agonie d'une demi-heure !

Il faisait à peine jour le lendemain matin, lorsque je descendis, de mon grabat, en toute hâte, sans m'être couché. Je payai ma faible consommation et m'empressai de sortir de Toulon.

J'avais l'imagination tellement assombrie et frappée par l'horrible scène nocturne de la veille, que tout en marchant je chantais la *Marseillaise* à tue-tête. Je suis persuadé que j'eusse crié en ce moment, sans me faire prier, Vive Robespierre!

Ce ne fut qu'en arrivant à La Ciotat que, grâce au bienveillant accueil que me fit la jeune hôtesse de l'auberge où j'entrai, je recouvrai un peu de tranquillité d'esprit.

Cette jeune femme partit d'un grand

éclat de rire lorsque je lui montrai ma feuille de route d'invalide.

— Je vois ce que c'est, me dit-elle, quelque grave intérêt vous rappelle, sans doute, dans l'intérieur. Eh bien ! croyez-moi, en passant à Marseille, allez rendre une visite à mon frère qui est établi doreur dans cette ville, el il arrangera cela !

— Mais, citoyenne, je vous jure que mes rhumatismes sont seuls...

— Oui, oui, je connais cette histoire! Vous êtes discret, c'est très bien. Allez, je vous le répète, voir mon frère, et soyez persuadé que, quoiqu'il ne remplisse aucune fonction publique, il jouit d'un grand

crédit, et qu'il vous fera obtenir ce que vous désirez, soit l'incarcération d'un rival, soit l'élargissement de prison d'une personne qui vous est chère...

Ne tenant pas absolument à convaincre l'hôtesse de l'auberge de la Ciotat que j'étais un simple volontaire, qui quittait l'armée tout bonnement pour retourner dans sa famille, je pris, afin de couper court à ses demi-mots d'intelligence qui m'agaçaient, la lettre qu'elle me remit pour son frère.

Me voici enfin à Marseille ! Que dis-je ! Marseille n'existe plus. Les maisons qui bordent ces rues silencieuses, semblent abandonnées et ressemblent à autant de tom-

beaux. On se croirait dans un colossal cimetière, si ce n'était que, de temps en temps, on entend retentir le tambour.

Qu'est devenue cette cité populeuse, la métropole française des mers! Voilà le port : où sont les flottes ? Voici la Bourse : où est le commerce? Voilà les places publiques : où est le peuple? Superbe fille de l'ancienne Grèce ! c'était dans tes murs que jadis les nations de l'Orient se donnaient rendez-vous avec celles de l'Occident !

Pourquoi aujourd'hui cette solitude et ce silence ! tes riches comptoirs sont fermés, tes magasins vides, tes vaisseaux pourrissent inertes et abandonnés, dans ta rade ! Quel orage terrible a donc passé sur toi. Hélas ! c'est le souffle de la révolution

qui a tari la richesse! le désordre tue si vite le commerce et la confiance.

J'écris ces lignes le lendemain de mon arrivée à Marseille: toutes sombres qu'elles soient, elles ne rendent que bien faiblement les pénibles impressions que j'éprouve et dont je ne puis me défendre.

Le soir du même jour, je fus me promener sous le fort Saint-Jean; mais cette promenade, loin de dissiper ma tristesse, ne fit que l'augmenter encore; car j'aperçus à travers les grilles d'une fenêtre basse de ce fort, de pauvres suspects qui y étaient détenus, et qui attendaient, je n'ose dire leur jugement, mais leur condamnation.

Il y avait si peu d'espérancedans les yeux abattus de ces malheureux, tant de pâleur et de souffrance sur leurs visages amaigris, que je compris qu'ils s'attendaient à l'échafaud. Chose bizarre vraiment que l'esprit humain? Au moment où je m'attendrissais sur le sort de ces victimes, mon regard rencontra, collée sur les murs du fort, une affiche qui appela toute mon attention. Je m'approchai pour la lire et je vis que c'était une affiche de théâtre qui annonçait pour le soir même la représentation de Acétophilé — comédie — et du Dragon et des Bénédictins!

Dix minutes plus tard, — qu'on explique cette action comme on voudra, — je prenais un billet des premières loges, et j'entrais dans le théâtre.

A peine eus-je mis les pieds dans la salle du spectacle, qu'une odeur forte et nauséabonde tout à la fois me suffoqua, et me fit regretter ma démarche ; au total, ma curiosité ne tarda pas à l'emporter sur le dégoût que me faisaient éprouver les émanations de l'ail, et je résolus de rester pour voir comment savait s'amuser ce peuple, dont la ville était si triste.

Seulement, au lieu de monter dans les loges, je me plaçai au parterre, au milieu des soldats, des mariniers et des ouvriers, et je me hâtai d'allumer un cigare.

A travers le nuage de fumée produit par toutes les pipes qui se fumaient au parterre, j'essayai de distinguer la physionomie de

la salle. Je ne pus y parvenir qu'après quelques minutes, c'est-à-dire lorsque je fus un peu plus acclimaté à l'épaisse atmosphère qui m'enveloppait.

Quel grotesque coup-d'œil présentait la salle ! Combien la révolution avait changé l'aspect des premières loges.

Plus de ces belles toilettes luxueuses et de bon goût, qui devenaient le texte des conversations du lendemain d'une représentation ; plus de ces mains effilées et blanches qui ressortaient si belles sur les rebords de velours des loges ; plus de riches dentelles et de diamants étincelants. Partout des figures communes, des mises sales et débraillées, des interpellations

grossières ou de mauvais goût, un langage des halles!

Bientôt certains spectateurs, pour abréger l'attente du lever du rideau, trouvèrent une victime. C'était un gros homme vêtu de vert, ayant ses cheveux poudrés emprisonnés dans une bourse, et qui, occupant à lui seul une loge, devint le point de mire de l'assemblée, sous le prétexte qu'il leur tournait à moitié le dos.

Voyant que le gros homme était insensible aux cris, aux moqueries et aux plaisanteries qui lui étaient adressées, l'on passa bientôt aux menaces :

— A bas l'habit vert! à bas la livrée du ci-devant frère du tyran!

Le gros homme, aussi immobile que le pilastre contre lequel il s'était appuyé, ne semblait seulement pas s'apercevoir de cette tempête : ce sangfroid et ce dédain exaspérèrent ses ennemis à un tel point, que bientôt, oubliant toute mesure, ils songèrent à envahir la loge et menacèrent de mort le citoyen vêtu de vert.

Déjà les plus furieux se levaient pour accomplir ce dessein, lorsqu'un officier muncipal parut dans une loge d'avant-scène et réclama le silence.

Des huées accueillirent cette prétention, et une pomme, — je demande pardon de ce détail trivial, — lancée avec une grande violence, atteignit le visage du fontionnaire public, qui se couvrit de sang.

Des bravos frénétiques et des vivats enthousiastes prouvèrent le plaisir que causait ce triomphe aux perturbateurs.

— Le feu aux loges! qu'on démolisse la salle! qu'on attache le valet des tyrans en guise de lustre! dirent plusieurs voix de matelots avinés.

— Oui! c'est cela! le feu à la salle! répétèrent en chœur les gens les plus animés. Le valet suspendu en guise de lustre! Bravo! bravo!...

A ces menaces, que l'animation et la pantomime de ceux qui les proféraient rendaient possibles, les femmes placées dans les loges se levèrent avec empresse-

ment, et une inexprimable confusion s'ensuivit.

Quant à moi, voyant que l'affaire prenait une mauvaise tournure, et jugeant parfaitement inutile de m'exposer à recevoir quelque mauvais coup dans une bagarre qui ne me regardait en rien, je me glissai vers la porte de sortie, et m'élançai dans le corridor.

CHAPITRE VI

—

La première personne que j'aperçus fut le malheureux officier municipal qui avait été si mal accueilli ; il causait avec un tout jeune homme, dont le costume d'une certaine élégance, contrastait d'une étrange façon avec les haillons de la foule.

Ce jeune homme en m'apercevant poussa une exclamation de surprise, puis s'avançant vivement vers moi, il me prit dans ses bras et me serra à m'étouffer contre son cœur.

— Quoi, ingrat! tu m'as oublié, tu ne me reconnais plus? me dit-il.

— Est-ce possible! toi, Jouveau! mon cousin! m'écriai-je.

— Moi-même, cher ami! Que je suis donc heureux de te revoir!

— Citoyen, — dit l'officier municipal en s'adressant à mon *cousin Jouveau*, dont je parlerai plus en détail tout à l'heure, —

entends-tu ces cris!..... Ces furieux vont démolir la salle, si tu n'y prends garde!... Peut-être bien la ville de Marseille sera-t-elle en insurrection ce soir!

—C'est vrai, j'oubliais! dit Jouveau avec sangfroid. Faisons taire ces braillards. S'adressant alors vivement à moi : As-tu sur toi une feuille de grand papier? me demanda mon cousin.

— J'ai ma feuille de route!

—Cela suffit : donne-moi-la vite et suis-moi!

— Mais que comptes-tu faire?

De nouveaux hurlements, qui firent trembler la salle, ne permirent pas à mon cousin de me rejoindre : il se hâta de s'élancer vers une loge dont l'officier municipal lui ouvrit la porte et dans laquelle il se précipita.

— Le représentant ! s'écria l'officier municipal.

A ce simple mot, la tempête qui grondait dans la salle s'apaisa comme par enchantement : il se fit un profond silence.

Jouveau s'avançant alors jusqu'au bord de la loge, déplia ma feuille de route, et entonna plutôt qu'il ne lut l'arrêté suivant :

« Egalite, fraternité, liberté ou la mort!

» Le représentant du peuple, envoyé par la Convention nationale dans le département des Bouches-du-Rhône, avec des pouvoirs illimités, apprenant à l'instant même le trouble qui vient d'avoir lieu ici :

» Considérant : 1° La souveraineté du peuple, violation de la loi ; considérant : 2° trames, fils des conspirations Pitt et Cobourg ; considérant : 3° foudre du peuple, glaive de la loi, hache vengeresse, échafaud, têtes tombant, sang impur.

» Arrête :

» Article 1er. La loi sur la liberté des

costumes, la tranquillité des spectacles patriotiques sera scrupuleusement exécutée !

» Article 2. Les instigateurs, fauteurs, complices, participants et adhérants du trouble, qui vient de se manifester dans la salle de spectacle, seront poursuivis et jugés révolutionnairement suivant toute la rigueur des lois.

» Article 3. Tous les bons citoyens seront tenus, à peine d'être déclarés complices et punis comme tels, de venir dénoncer les individus dénommés en l'article ci-dessus.

» Article 4. Extrait du présent sera en-

voyé à toutes les communes afin qu'elles aient à s'y conformer.

» Fait et arrêté à Marseille, le 5 messidor de l'an II de la République une, indivisible, immortelle et impérissable.

« Le représentant du peuple,

« Signé, N***.

» Pour copie conforme,

» Signé Curtius, secrétaire. »

Curtius, après avoir entonné ce décret, replia gravement ma feuille de route et s'assit : l'orchestre se mit aussitôt à jouer des airs patriotiques, puis la toile se leva.

Il y avait alors près de dix-huit mois que je n'avais assisté à aucune représentation théâtrale ; je ne puis exprimer l'étonnement profond que me causa le nouveau genre de déclamation alors en vogue.

Les acteurs, semblables à des maniaques ou à des possédés, hurlaient leurs rôles d'une voix de stentor et avec une énergie sans pareille. Chaque fois qu'ils prononçaient les mots de « liberté, peuple, oppression, tyrans, » on eût dit qu'ils étaient en proie à une attaque d'épilepsie ou qu'ils voulaient se jeter sur le parterre.

De leur côté, les spectateurs, c'est une

justice à leur rendre, tombaient en pamoisson et applaudissaient avec un enthousiasme qui tenait du délire à toutes les tirades débitées contre les rois, le despotisme, la noblesse et le clergé. Leurs transports se traduisant alors en gestes désordonnés, ils faisaient trembler les galeries sous leurs pieds et couvraient le parterre d'un nuage de poussière.

— A présent que la tranquillité est rétablie, me dit Jouveau-Curtius, il faut que j'aille voir un peu pourquoi ce gros homme habillé de vert a provoqué, ainsi qu'il l'a fait, le public. Peut-être y a-t-il là une affaire!...

— Où te reverrai-je, Jouveau?

— Attends-moi ici, je reviens desuite.

Quelques mots à présent sur mon cousin Jouveau que je venais de retrouver d'une façon si inattendue, et jouissant d'un si grand crédit.

Jouveau et moi avions été camarades de collége, et comme mon bon père, lié jadis avec la famille de mon ami, servait de correspondant à ce dernier et le faisait sortir avec moi, nos condisciples s'étaient figurés que nous étions, Jouveau et moi, parents, et nous avions fini tous les deux, après avoir plaisanté de cette prétendue alliance, par la prendre au sérieux, et par nous traiter de cousins.

Mon cousin Jouveau, je dois cet aveu à

la vérité, n'était rien moins qu'un bon écolier. Affligé d'un esprit inquiet, turbulent; aimant le plaisir avec passion, peu délicat sur les moyens à employer pour satisfaire ses désirs, il vendait au collége ses effets d'habillements, ses livres ; empruntait de l'argent à droite et à gauche, et montrait les plus fâcheuses et précoces dispositions de dissipation.

Au demeurant, Jouveau, exclusivement occupé de lui-même, n'était nullement méchant avec ses camarades ; oubliant aussi facilement une injure qu'un service reçu, selon que son intérêt le lui conseillait, il ne voyait dans ses amis que des gens qui pouvaient lui rendre service. Un esprit vif et ingénieux, un fond de gaîté inépuisable, faisait rechercher Jouveau

par ceux-là mêmes de ses camarades qui l'exploitait avec le plus d'impudenee, et qui connaissaient le mieux son féroce égoïsme : Jouveau amusait.

Au reste, j'ai peut-être tort, au point de vue de la reconnaissance, de mettre ainsi à nu les défauts de mon consin, car si Jouveau aimait quelqu'un au collége, c'était certes moi. Ma gravité, ma taciturnité et ma franchise lui en imposaient singulièrement : il me craignait bien autrement que notre régent; un reproche de moi le faisait pâlir.

Depuis sept ans à peu près que mon cousin Jouveau avait été renvoyé du collége, cette fois était la première que nous nous retrouvions ensemble.

— Eh bien! lui dis-je lorsqu'il rentra cinq minutes plus tard dans la loge, as-tu appris quel est cet original qui a mis ainsi la salle en insurrection?

— J'apprends et je sais tout, me répondit-il en souriant. Quand à l'homme habillé de vert, il n'y a rien d'étonnant dans sa conduite; c'est un sourd et muet de naissance qui ne se doutait seulement pas des hurlements poussés par le public.

—Comment, tu apprends et tu sais tout! répétai-je. Es-tu donc investi d'un pouvoir extraordinaire? Je ne te cacherai pas que la façon dont tu as fait rentrer le parterre dans l'ordre, m'a beaucoup intrigué. Qu'es-tu donc?

— Je ne puis répondre à cette question que par un récit. Je remets donc les explications que tu demandes à la sortie du spectacle.

Une heure plus tard, la toile se baissa, et Jouveau ou Curtius, car c'était là le nom nouveau de mon cousin, me prenant par le bras, m'entraîna avec lui : je remarquai que chacun s'écartait avec respect devant mon cousin, puisque cousin il y a, pour lui faire place.

— Cousin, me dit-il, lorsque nous fûmes dans la rue, je puis, à présent, satisfaire ta curiosité. Tu vois en moi le secrétaire-général, intime et particulier, d'un représentant en mission !

— Reçois tous mes compliments sur ton élévation. Je vois que tu as su faire ton chemin.

— Mais oui, pas mal. Il n'y a pourtant que six mois que je suis entré dans la vie politique. Mon représentant est le meilleur vivant qu'il soit possible d'imaginer. Aimant par dessus tout le plaisir et ayant en moi une confiance absolue et sans bornes, il représente, mais c'est moi qui gouverne. Curtius, m'a-t-il dit, il y a trois mois de cela, à la suite d'un fabuleux dîner qui dura quarante-huit heures. Curtius, je suis un bel homme, et je représente mieux que personne au monde; mais j'ai le travail en horreur.

Partageons-nous donc la besogne. Moi,

je vais me montrer ici à la foule, je recevrai les députations, je haranguerai les délégués des comités : toi, tu t'occuperas de toutes les affaires administratives et politiques, tu prendras les arrêtés, tu rédigeras mes rapports. Je m'en rapporte entièrement à ton expérience et à ton patriotisme. Ce marché te convient-il ? Parfaitement, ai-je répondu ; car je ne suis pas assez sot pour refuser le pouvoir. — Vous pouvez compter, citoyen représentant, que je m'arrangerai en sorte de vous faire une vie tissée de soie et d'or. — C'est ce que je demande, et je vois que tu comprends à demi-mot. Je m'en rapporte à toi du soin de ne me laisser manquer de rien.

En effet, depuis cette conversation, la confiance de mon représentant en moi est

telle, qu'il me délivre toujours vingt signatures en blanc à l'avance pour les expéditions des affaires pressantes qui pourraient le déranger de ses plaisirs. Mais il se fait tard, et il faut qu'avant de me coucher, je rédige et fasse expédier l'arrêté que j'ai pris au nom de mon réprésentant, à propos du trouble qui a eu lieu à la comédie ce soir. Bonne nuit, cousin ; je ne puis t'exprimer la joie que me cause ta présence à Marseille et notre rencontre. Aussitôt que tu seras levé demain, viens me voir, nous déjeunerons ensemble.

Le lendemain, j'étais dès sept heures du matin, — car nous étions aux plus longs jour de l'été, — chez le citoyen Curtius. Son valet me répondit que son maître dor-

mait encore et qu'il ne serait visible que vers les onze heures.

Lorsque je vins à l'heure désignée, je trouvai l'antichambre de Curtius-Jouveau remplie de toute sorte de gens et j'eus beaucoup de peine à pénétrer jusqu'à lui.

Curtius, assis près d'un bureau dans son cabinet de travail, avait encore son bonnet de nuit ; devant lui était placé un papier blanc, et une plume à la main il semblait indécis de savoir s'il devait oui ou non céder aux instances de deux jeunes solliciteuses qui lui souriaient de la plus séduisaute façon.

— Ah! te voilà, cousin, dit-il en m'apercevant ; sois le bienvenu. Mes enfans, continua-t-il en s'adressant aux jeunes filles que mon entrée avait toute décontenancées, je ne vous cacherai pas que j'ai soupé fort tard hier soir, que je suis ce matin d'une humeur désagréable, et que votre présence, loin de me distraire, me fatigue. Revenez voir demain matin si je suis dans une meilleure disposition d'esprit. Aujourd'hui, je renonce aux affaires qui peuvent se remettre.

— Mais, citoyen, dit la plus âgée, ou, pour être plus exact, la moins jeune des deux solliciteuses, qui pouvait avoir dix-huit ans au plus, notre pauvre mère se désespère !... Un jour de captivité de plus

représente un siècle pour les malheureux qui souffrent !...

— Je n'aime pas que l'on insiste auprès de moi, citoyenne, répondit sèchement Curtius. Au total, depuis trois mois que votre mère est incarcérée, elle a dû s'habituer à la prison, et vingt-quatre heures de captivité de plus ou de moins ne sont rien pour elle. Après tout, si revenir vous dérange, rien ne vous force à cette nouvelle démarche.

— Oh ! cela ne nous dérange nullement, citoyen, se hâta de dire la jeune fille, nous reviendrons. A revoir citoyen !...

Les deux jolies solliciteuses saluèrent

alors humblement mon cousin Jouveau et s'éloignèrent en essayant de sourire : je vis trembler des larmes dans leurs yeux.

— Que signifie ta conduite, Jouveau, dis-je alors sévèrement à mon ancien camarade ; je te connaissais égoïste, mais je ne te savais pas inhumain ! Pourquoi avoir montré cette dureté à ces pauvres enfants ?

— Je t'assure, cousin, me dit tranquillement Jouveau, que tu t'abuses complètement sur mon compte ; personne n'est moins cruel que moi. Seulement, j'ai pour règle de conduite invariable et constante de ne me gêner en rien pour personne ! Ces jeunes filles m'ennuyaient, je les ai donc priées de s'éloigner... Voilà tout.

Jouveau achevait à peine de prononcer ces mots quand un tout jeune homme entra dans le cabinet.

— Ah ! c'est toi, Horatius Coclès ! s'écria Curtius. Va-t-en dire à Fabricius et aux deux Gracchus de travailler, toute affaire cessante, à mettre au net les lettres pour le comité de sûreté générale. Quant à toi, cousin, continua Jouveau en se levant de dessus son fauteuil et en jetant au milieu de la chambre son bonnet de nuit, suis-moi, je vais te présenter à l'illustre N***, mon très cher représentant !...

— Que veux-tu que je lui dise à ton représentant? Je n'ai nullement besoin de le voir.

— Veux-tu bien te taire, malheureux. Est-ce que tout le monde n'aime pas à se réchauffer aux rayons du soleil ? Ignores-tu donc l'immense pouvoir dont jouit un représentant en mission ? Allons, trève de réflexion, et suis-moi.

En traversant l'antichambre de Jouveau, puis ensuite celle du représentant, je remarquai que les solliciteurs saluaient mon cousin avec autant d'humilité et de respect que s'il eût été un Richelieu ou un Louis XIV. Tous ces gens qui s'indignaient au souvenir de la cour étaient certes plus obséquieux et plus vils que les plus éhontés courtisans de la monarchie : seulement s'ils s'abaissaient avec autant d'humilité que les habitués de l'Œil-de-Bœuf, ils ne

possédaient pas la même grâce que ces derniers.

— Attends-moi un moment ici, me dit Jouveau lorsque nous eûmes pénétré dans les appartements occupés par le représentant, et que nous ne fûmes plus séparés de lui que par une seule pièce, je vais avertir le grand homme de ta présence.

Jouveau entra alors, en laissant la porte ouverte derrière lui, dans le salon où se tenait le chargé des pouvoirs de la Convention.

— Ah! c'est toi, mon ami, s'écria une voix que je conjecturai être celle de N***,

sois le bien-venu. Qu'y a-t-il de nouveau? Que dit-on dans la ville?

— Vraiment, citoyen représentant, s'écria mon cousin sans répondre à la question qui lui était adressée, je n'ai jamais vu un teint plus égal et meilleur que celui que vous avez ce matin.

— Tu trouves, Curtius; cependant j'ai passé la plus grande partie de cette nuit à souper : je dois toutefois avouer que cet extra ne m'a pas plus pesé que s'il se fut agi d'avaler un biscuit, dit le représentant d'un ton satisfait.

— Le fait est que votre estomac est bien le plus fort que la Convention possède.

— Oui, je confesse que la nature n'en a pas trop mal agi à mon égard...

— Elle vous a traité en enfant gâté, citoyen représentant.

— Trève de compliments, mon cher Curtius, dit le puissant personnage d'un ton qui était loin de sentir la colère ; causons un peu affaires. Il paraît que j'ai pris, hier au soir, un arrêté au sujet des troubles qui ont eu lieu à la comédie.

— Oui, citoyen représentant, je viens de le faire transcrire sur le registre; si vous désirez en prendre connaissance, je vais vous le lire : vos considérants sont

peut-être un peu longs, mais ils n'en valent pas moins pour cela...

— Je m'en rapporte à toi, Curtius, mais, dis-moi, comment as-tu pu donner lecture de ce document, qui n'était pas composé à l'avance, puisque tu ne t'attendais pas à l'événement qui l'a provoqué?

— Je l'ai improvisé, représentant!

— Tout d'une haleine et sans hésiter, Curtius?

— Oui, représentant; tout d'une haleine et sans hésiter.

— C'est à ne pas y croire. Vraiment, tu es doué d'un esprit hors ligne, Curtius.

— Quand on aime sa patrie, représentant...

— Oh ! connu. Mais poursuivons notre travail. As-tu à présenter quelques pièces ce matin à ma signature ?

— Oui, représentant, plusieurs : des arrêtés, des mesures de police et de sûreté générale.

— Très bien ; passe moi ma plume ; je m'en rapporte à toi. Ah ! j'oubliais : à pro-

pos de mesures de sûreté générale, n'oublie point de faire opérer aujourd'hui l'élargissement du ci-devant comte de Saint-***...

— Mais, citoyen représentant, les preuves qui existent de la culpabilité du comte de Saint-*** sont accablantes : son dossier est le plus chargé de tous ceux de notre police, et des patriotes nous ont dernièrement adressé une pétition pour demander sa mise en jugement, et, par suite, son exécution au plus vite.

— Curtius ! tu manques d'esprit, s'écria le représentant, fouille les cartons avec plus de soin, et tu y trouveras au contraire une demande signée de la plupart des pa-

triotes les plus illustres du département, qui me prient de relâcher le comte de Saint-***, victime d'une erreur et du patriotisme duquel ils répondent.

— C'est bien, citoyen représentant, je trouverai ce document, et ce soir au plus tard, le comte sera libéré. N'avez-vous plus d'ordres à me donner?

— Réflexion faite, Curtius, l'ordre d'élargissement ne doit être que provisoire. Quand à cette lettre dont tu m'as parlé, envoyée et signée par des gens sans aveu, qui en veulent à ce pauvre diable de comte de Saint-***, jette la au feu!

— Puis-je vous demander, citoyen re-

présentant, sans commettre une indiscrétion, s'il y a longtemps que vous avez vu la délicieuse fille de l'ex-ci-devant comte?

— Hier au soir, mauvaise langue; mais tais-toi. Un galant homme doit être discret... Ah! j'oubliais encore... Quant aux vieilles demoiselles de R...., qui m'assiégent de lettres, de visites et de supplications pour obtenir la mise en liberté de leur tante, tu leur feras comprendre que la rigueur de mes devoirs s'oppose à cela... que si elles insistaient et me fatiguaient encore de leurs sempiternelles jérémiades, je serais forcé de punir le scandaleux intérêt qu'elles portent à une suspecte. Qu'elles prennent garde!... Continue ton rapport, Curtius.

— Il vous reste encore, citoyen représentant, à statuer sur le sort de la famille Med...

— Qu'on l'envoie au tribunal révolutionnaire!...

— Mais elle se prétend tout à fait innocente de l'accusation qui pèse sur elle.

— Au tribunal révolutionnaire, te dis-je.

— A ne vous rien cacher, réprésentant, j'ai parcouru le dossier de cette famille sans trouver contre elle non seulement une seule preuve de culpabilité, mais

même encore un seul prétexte d'accusation..

— Que me chantes-tu là, Curtius ! Sache que toutes les fois qu'il s'agit de prouver la criminalité d'un noble ou d'un prêtre, les preuves ne doivent et ne peuvent manquer ; c'est là une règle de conduite dont je ne me départirai jamais, et qui m'a été recommandée, lors de mon départ, par Amar et Vadier.

— Mais, citoyen représentant, le comte de Saint-***, dont vous devez signer l'élargissement aujourd'hui, est noble cependant, si je ne me trompe !...

— Mauvais plaisant, tu sais bien que j'ai mes raisons pour...

— Et moi aussi, donc, j'ai les miennes, interrompit Jouveau, pour m'intéresser à la famille de M***.

— Ah! mon gaillard! s'écria le représentant en partant d'un grossier éclat de rire, il paraît que vous n'êtes pas aussi accaparé par vos affaires que vous voulez bien le prétendre. Eh bien! va pour l'élargissement de la famille de M***.

CHAPITRE VII

Je ne puis dire combien cette conversation de Jouveau et de son représentant m'intéressait; c'était la nature en déshabillé, prise sur le fait. Personne n'est plus friand que moi de ces esquisses et de ces

révélations de mœurs produites par le hasard et que l'imagination ne saurait inventer.

Le représentant, après avoir accordé à son favori l'élargissement de la famille de M***, à laquelle ce dernier paraissait s'intéresser si vivement, reprit, après un court moment de silence, la parole :

— Curtius, dit-il, tu sais que je n'ai rien à te refuser ; toutefois je te prierai, mon fils, de t'occuper le moins que tu pourras de la noblesse. N'oublie point que plus nous enverrons de ci-devant au tribunal révolutionnaire, et plus la durée de notre mission se prolongera. As-tu terminé ton

rapport? Je ne sais, mais il me semble que tu as oublié encore certaines affaires.

— Vous avez raison, réprésentant, il me reste à vous soumettre le petit état de cette décade!

— Ah! ah! je suis tout oreilles. Voyons un peu cela.

— Reçu: 1° de X* 2,400 livres; 2° de XX* 6,000 livres; 3° de XXX* 1,200 livres; 4° de XXXX* 2,000 livres; total 11,600 livres.

— Réellement, mon cher Curtius, tu es doué de remarquables talents adminis-

tratifs! s'écria le représentant d'une voix joyeuse. Il est à regretter, dans l'intérêt de la France, que tu ne sois pas ministre des finances.

— Attendez pour me louer, citoyen représentant, que vous ayez entendu l'aveu qu'il me reste à vous faire. Sur ces 11,600 livres, j'ai reçu 2,000 livres en assignats!...

— Deux mille livres en assignats, misérable! répéta le représentant en changeant de gamme, c'est à dire d'un ton furieux. Tu veux donc me ruiner, m'ôter les moyens de soutenir dignement mon rang? Et quel est le coquin qui a osé te traiter, toi, mon secrétaire intime, avec un tel

sans façon? vite son nom, que je lance contre lui un mandat d'arrêt. Réellement, plus l'on avance dans la vie, et plus l'on se convainc chaque jour qu'il ne faut être bon pour personne. Je devrais être sans pitié, et renvoyer tous les conspirateurs devant le tribunal révolutionnaire! Voyons, j'attends le nom du bailleur d'assignats, quel est-il?

— Citoyen représentant, dit Jouveau, cet homme n'avait que ces assignats pour toute fortune, et si je les eusse refusés, il m'eût été impossible de rien tirer de lui; il est, au reste, en ce moment, hors de notre atteinte. Après tout, comme j'ai moi-même le placement de ces assignats, je vous en tiendrai compte en or.

— A la bonne heure! n'oublie point qu'à l'avenir, je te défends de recevoir, soit pour mon compte soit pour le tien, du papier! Des gens qui ont mérité mille fois la mort, que l'on sauve de l'échafaud, et qui vous jettent des assignats à la tête! Morbleu! C'est par trop d'impudence! Sachons garder notre dignité!...

— Le total de la décade est donc, je vous le répète, de onze mille six cents livres, citoyen représentant, c'est à dire huit mille sept cents, soit les trois quarts, que je vous porterai aussitôt que toute cette foule de pétitionnaires, qui nous assiége, aura évacué la place.

— Quand tu voudras, mon cher Cur-

tius ! Tu sais que ma confiance en toi est sans bornes à présent. Toutes les affaires du jour sont terminées, je l'espère !

— Oui, citoyen représentant. A demain l'épuration des autorités constituées.

— Du tout, Curtius. J'entends que cette épuration ait lieu à la tribune de la Société populaire : cela sonnera mieux et fera meilleur effet.

— Oui ; mais ce sera le peuple qui nommera, et si vous êtes recherché pour les actes de votre mission, à qui aurez-vous recours ? Si vous avez besoin d'attestations, qui vous les donnera ? Il est donc plus

prudent, si je ne me trompe, que vous vouliez bien prendre la peine de me désigner les noms des citoyens sur lesquels vous pouvez compter ; je m'arrangerai de façon à assurer leur élection, et qu'elle ait lieu par le peuple.

— Curtius tu as autant de sens que d'esprit : je te donnerai ces noms !

— Parlerez-vous aussi, représentant, au président du comité révolutionnaire, à propos de cette livraison de toiles que nous attendons depuis près de huit jours?

— Le fait est que nous avons réellement

besoin d'une remonte en linge; mais que veux-tu? le président du tribunal révolutionnaire prétend qu'il n'a pu se procurer une seule aune de batiste!

— Mensonge! représentant, j'ai moi-même, pour détruire cette objection, que l'on oppose toujours comme fin de non-recevoir, fait mettre, il y a trois jours, les scellés sur la boutique du juif Isaac Noband, marchand toilier. Il se trouve aussi dans les maisons des reclus d'excellents cavaux où les vins dépérissent! Eh bien! croiriez-vous que vos domestiques ont toutes les peines imaginables pour se procurer le liquide nécesaire à notre stricte consommation! Il me semble vraiment qu'il est temps, pour votre dignité, de

mettre un terme à ce sans-façon avec lequel on agit envers votre personne !

— Ah ! tu trouves que l'on agit d'une façon cavalière envers moi, Curtius ! Parbleu, ne crains rien, je parlerai au président du tribunal révolutionnaire de la bonne manière ! Veux-tu être présent à notre entretien ?

— Je ne demande pas mieux, citoyen représentant, car, à vrai dire, je crains toujours que vous ne soyez dupe de votre excessive délicatesse et de votre trop grande bonté ! Vous connaissez les hommes, ils sont toujours disposé à confondre ces sentiments avec celui de la faiblesse ! Or, votre réputation, je ne le cache pas,

m'est plus précieuse encore que la mienne...

— Je sais combien tu m'es attaché, Curtius!...

— Qui vous attaque me blesse. Tenez, hier encore, je n'ai pu retenir ma fureur en apprenant par notre police la façon dont certaines gens vous traitent...

— Ah bah! on ose mal parler de moi, mon ami? Est-il possible! Et que dit-on?

— Le respect, citoyen représentant,

m'empêche de répondre à cette question.

— Je veux tout savoir ! Parle et ne me cache rien. Je te l'ordonne.

— Je dois vous obéir !... Eh bien ! citoyen représentant, mon sang bout d'indignation en répétant ces odieux propos ; on prétend que vous êtes un débauché, un goinfre, un voleur, un homme de sang, un imbécile !...

— Connais-tu les auteurs de ces infâmes calomnies ? demande le représentant d'une voix qui me parut altérée par la colère.

— Mon devoir était de les rechercher. Oui, je connais ces misérables.

— Et quels sont-ils?... Vite, Curtius, réponds !

— Celui dont les propos ont été les plus violents est le passementier Lemite ; vient après lui le nommé Roux, juge de paix de la section numéro 11 ; puis Lalune, secrétaire adjoint de la municipalité.

— Très bien, Curtius ! Tu comprends qu'il faut délivrer au plus vite la République de ces contre-révolutionnaires. Tu vas prendre un arrêté bien circonstancié, bien soigné, bien limé, pour les faire tra-

duire devant le comité de sûreté générale, Quant à moi, je vais écrire à l'instant même, de ma propre main, et de ma meilleure encre, trois lignes à Vadier. Je te promets que les infâmes conspirateurs n'échapperont pas à la peine qu'ils méritent si bien ! Au revoir, mon cher Curtius ; va expédier sans perdre de temps ces trois mandats d'arrêt, afin que ces abominables coquins soient arrêtés avant que je me mette à table ! Au revoir, mon fils.

— Je cours exécuter cet ordre, citoyen représentant. Toutefois, je vous demanderai auparavant la permission de vous présenter mon cousin, mon plus ancien et mon meilleur camarade de collége, qui

vient d'arriver de l'armée d'Italie, muni des attestations les plus honorables. Si vous daigniez, représentant, lui accorder votre protection, je vous en aurais une reconnaissance éternelle.

—Il demande sans doute quelque chose, ton cousin? Eh bien! écris, je signerai.

— Ah! représentant, je n'attendais pas moins de votre bonté. Mais mon cousin ne demande qu'une seule chose, d'avoir l'honneur de vous être présenté.

— J'aime autant cela. Dis-lui que je le recevrai aujourd'hui même.

— Citoyen représentant, mon cousin

est dans votre antichambre, où il m'attend.

— Eh bien! va le chercher et amène-le moi!

En entendant Jouveau se diriger vers la pièce où il m'avait laissé, je me reculai vivement et fus me mettre à une fenêtre qui donnait sur la cour, afin qu'il ne me soupçonnât pas d'avoir entendu la conversation qu'il venait d'avoir avec son représentant.

— Viens, cousin, me dit-il; on t'attend.

Le représentant N***, que je voyais pour la première fois, était taillé sur un patron

d'Hercule : il ressemblait assez à un vigoureux garçon boucher endimanché.

Il me reçut à merveille, me combla de caresses, et, interrompant Jouveau qui voulait commencer mon éloge :

— Ta parenté avec le citoyen et l'amitié que tu lui témoignes parlent assez en sa faveur, mon cher Curtius, lui dit-il. Au reste, à l'air franc, ouvert et martial de ton cousin, on ne peut mettre en doute qu'il ne soit un bon patriote! Adjudant, continua le représentant en se tournant de mon côté, je compte sur toi pour le petit dîner sans façon que je donne aujourd'hui à quelques bons sans-culottes. Je ne

te retiens pas, car je suis accablé d'affaires! à tantôt : on servira le potage à trois heures précises! soit exact, je n'aime pas à attendre.

Après cette aimable invitation que je ne pus me dispenser d'accepter, l'illustre N*** me congédia d'un signe de main, et je m'en fus avec Jouveau, fort contrarié de me trouver ainsi lancé, contre ma volonté, dans la haute société du pouvoir.

— Eh bien! me demanda mon camarade de collége une fois que nous fûmes dans la rue, que penses-tu de N***?

— Je pense que c'est fort heureux pour lui qu'il t'ait rencontré sur son chemin!...

— Pourquoi donc cela, cousin?

— Parce qu'Hercule, qui a accompli au moins douze travaux, n'eût jamais pu deviner une charade. Ton représentant ressemble à Hercule : il me paraît donc mieux sous le rapport du torse que sous celui de son intelligence!

— Le fait est que je ne lui suis pas tout à fait inutile, me répondit Jouveau d'un air modeste. Que veux-tu? la Convention a besoin d'hommes comme N*** pour exécuter ses volontés. Ils ne comprennent rien et frappent fort!

En quittant mon cousin, je fus faire un

tour dans la ville pour essayer de dissiper, par la promenade, la mauvaise humeur que me causait la faiblesse que j'avais montrée en n'osant pas refuser l'invitation du représentant. Toutefois, en réfléchissant que déjà à Avignon j'avais dîné plusieurs fois avec les membres du comité révolutionnaire et de surveillance, je finis par m'avouer que mes scrupules étaient un peu tardifs, et je me promis de mettre à profit l'obligation qui m'était imposée pour étudier de plus près les gens du pouvoir.

Au total, jamais encore je n'avais eu l'honneur d'être admis dans la familiarité d'un personnage aussi haut placé que l'était un représentant du peuple envoyé en

mission par la Convention. C'était une bonne fortune à ne pas négliger.

Fatigué par deux heures de marche, je me dirigeais vers mon auberge, lorsque je rencontrai une brigade de gendarmerie.

Je remarquai que la vue de la force publique troublait étrangement les rares habitants qui osaient prendre le frais devant leurs portes. A cette époque de terreur, où la conduite la plus inoffensive et la conscience la plus pure ne garantissaient personne des atteintes de la loi, il est naturel que chacun tremble.

En observant, tout en suivant les gen-

darmes, leur contenance, je ne tardai pas à acquérir la conviction qu'ils allaient opérer une arrestation; non pas que leurs visages réflétassent la moindre lueur de sensibilité — les gendarmes, instruments impassibles de la loi, sont trop habitués à de semblables missions pour que leur accomplissement puisse les toucher — mais, au contraire, parce que leur air me parut plus sévère et plus rigide que de coutume.

En effet, je ne me trompais pas.

Arrivé devant la boutique d'un passementier, la brigade s'arrêta, et l'adjudant qui la commandait, entra seul dans la boutique.

Soit que le pas cadencé de cette troupe d'hommes armés eût attiré l'attention des voisins, soit que la plupart des habitants de la ville fissent le gué derrière les contrevents fermés des jalousies de leurs fenêtres, soit tout autre motif : toujours est-il que la brigade n'était pas arrêtée depuis une minute, que déjà la rue était remplie d'une foule nombreuse de gens de toute sorte.

— Savez-vous ce qui se passe? demandai-je à un bobelineur qui, la bouche ouverte et le col tendu, se tenait sur le seuil de son échoppe.

— Je l'ignore, citoyen, me répondit-il.

Il paraît toutefois, que c'est Lemite que l'on vient arrêter.

— Vous devez connaître ce Lemite, puisqu'il est votre voisin? Quelle espèce d'homme est-ce?

— Oh! je le connais... c'est-à-dire que je le vois par ci par là, par hasard, me répondit le bobelineur, en me regardant en dessous avec un air de crainte visible. Vous comprenez que puisqu'on l'arrête en ce moment, ce ne peut être un honnête citoyen.

— Qui sait! peut-être son innocence sera-t-elle bientôt reconnue?

— Tant mieux pour lui. Après tout, je ne prétends pas que Lemite soit un aristocrate. J'avoue même que dans le quartier, il passe pour un excellent républicain, mais...

— Mais, quoi? répétai-je en voyant le bobelineur hésiter.

— Mais moi je le trouve léger dans ses propos. N'a-t-il pas osé dire, l'autre jour, devant vingt personnes, que la République se rattacherait plus de monde par la douceur et par la persuasion, que par la persécution et par la violence! Autant prétendre qu'il faille laisser les conspirateurs en paix!

— Ce propos était léger, j'en conviens.

J'avais à peine achevé de prononcer ces paroles, quand une grande rumeur s'éleva dans la foule, qui augmentait d'intensité à vue d'œil; c'était le passementier Lemite qui, accompagné par l'adjudant de gendarmerie, sortait de son magasin.

CHAPITRE VIII

—

Deux jeunes et fort jolies personnes, dont la plus âgée pouvait avoir vingt ans, et la plus jeune dix-huit, suivaient en pleurant à chaudes larmes, le malheu-

reux passementier : on m'apprit qu'elles étaient ses filles.

— Ah ! citoyens, je vous en conjure, dit l'aînée en s'adressant à la brigade, laissez-nous notre bon père ; ne l'emmenez pas en prison, ou permettez que nous le suivions !

— Nous n'avons pas reçu l'ordre de t'emmener, citoyenne, répondit l'adjudant. Allons, éloigne-toi !

— Non, nous n'abandonnerons jamais notre père ! s'écria à son tour la plus jeune des deux filles du passementier ; la force seule pourra nous arracher de ses bras !

— Eh bien, on emploiera la force, dit tranqui' ement l'adjudant.

— Quoi! vous oseriez séparer une fille de son père! Oh! non, votre cruauté tombera devant notre douleur et notre tendresse, s'écria la pauvre enfant en se jetant au cou de son père et en couvrant son visage de baisers et de larmes.

— Voilà assez de sensibleries comme cela. Allons arrière, citoyenne, ou je me fâche, reprit le militaire avec dureté. Voyons, éloigne-toi!

La jeune fille, soit qu'elle fût tellement absorbée par sa douleur que ces paroles

ne parvinrent pas jusqu'à elle, soit qu'elle n'en tînt pas compte, continua de rester dans les bras de son père.

— Ah! c'est trop fort! s'écria l'adjudant exaspéré, qui, se jetant sur elle, la saisit à bras le corps, et l'envoya rouler à deux pas plus loin au milieu de la rue.

Lorsque l'on releva la pauvre enfant, son visage était inondé de sang et elle avait perdu connaissance, car sa tête avait porté en plein sur un pavé.

— De grâce, citoyen, laissez-moi secourir ma fille! Oh! ne craignez rien, je n'essaierai pas de vous échapper. De grâce,

cinq minutes, s'écria le malheureux père, en proie à la plus vive agitation.

— Plus un mot, et marche, ou l'on te bâillonne, lui répondit durement le gendarme.

—Mais, citoyen, ma fille se meurt! vous l'avez tuée!...

— Et quand même cela serait! Pourquoi a-t-elle pris ta défense? Marche, te dis-je!

— Mais vous êtes donc des tigres sans pitié?... Arrière! je veux voir ma fille! s'écria le passementier, qui, fou de douleur,

se jeta avec une rage inouïe sur les gendarmes.

Une lutte aussi courte que terrible s'engagea : bientôt le malheureux père terrassé, couvert de sang et bâillonné, fut emporté par les gendarmes.

La foule gardait un morne silence.

Le lecteur comprendra sans peine l'émotion pénible que me fit éprouver cette scène de violence.

Ce qui me révolta plus encore peut-être que la froide cruauté des gendarmes, fut le profond égoïsme que montrèrent les

voisins, les amis du malheureux Lemite. Pas un seul d'entre eux, dans la crainte sans doute de se compromettre en montrant de la pitié pour les filles d'un suspect, ne vint au secours des pauvres enfants que l'arrestation de leur père laissait sans protecteur. Incapable de contenir plus longtemps mon indignation, j'entrai dans la maison du passementier, et m'adressant à l'aînée de ses filles, qui, agenouillée près de sa sœur sans connaissance, pleurait à chaudes larmes en lui prodiguant les soins les plus touchants :

— Mademoiselle, lui dis-je, je ne suis qu'un simple officier, et ma position dans le monde ne me permet guère de me donner une grande influence. N'importe, je crois

pouvoir vous assurer que je possède assez de crédit pour vous faire rendre votre père. Séchez vos larmes, et ayez confiance en Dieu; votre malheur, je l'espère, ne sera pas de longue durée.

Après avoir ramené un peu de calme dans l'esprit de la pauvre enfant, qui me remercia avec effusion de l'intérêt que je voulais bien porter à son père, je pris congé d'elle en l'assurant de nouveau que la détention de ce dernier ne se prolongerait pas au-delà de quelques jours.

J'aurais bien voulu, après le triste événement dont je sortais d'être le témoin, me dispenser d'assister au dîner de N***, mais la faveur du puissant chargé des pouvoirs

de la Convention me devenant indispensable pour accomplir ma promesse, puisque de lui seul dépendait la mise en liberté du passementier, je résolus de faire tout mon possible pour capter ses bonnes grâces.

A trois heures précises j'arrivai dans ses salons, on allait se mettre à table.

Le représentant, dès qu'il me vit entrer s'élança à ma rencontre, et m'embrassa de manière à m'étouffer, en me nommant le brave cousin de son fidèle Curtius. J'augurai bien de cet accueil pour mes démarches, et mon espérance s'accrut encore lorsqu'un domestique étant venu nous avertir que le dîner était servi, je vis le

représantant me prendre par le bras et me placer à sa gauche.

Je demanderai à présent la permission de reproduire avec détail la façon dont se passa ce dîner : il est probable que cette esquisse de mœurs, qui semblerait banale aujourd'hui à celui qui la lirait, acquerra par la suite — surtout si ces mémoires ne sont publiés que dans quelques années — un assez grand intérêt comme peinture exacte d'un siécle passé.

Tous les convives, à l'exception de Jouveau et du président du comité révolutionnaire, placé à la droite de N*** m'étaient inconnus.

Le repas fut exquis : gibier, poisson, primeurs, vins vieux, rien ne manquait sur la table. Je dois ajouter que les habitants de la ville de Marseille n'avaient le droit d'acheter à cette époque que sept onces de pain par jour et par tête.

Une fois que le premier appétit des convives eut disparu, que la douce et excitante chaleur produite par les vins eut commencé à agir sur les cerveaux, la conversation, réduite d'abord à quelques monosyllabes, prit son essort et éclata en propos joyeux.

On allait servir le dessert quand une ordonnance entra et remit au représentant un paquet cacheté.

M***, furieux de se voir dérangé de ses plaisirs par les affaires, fronça les sourcils et décacheta le pli avec un mouvement de mauvaise humeur très prononcé; mais, aux premières lignes qu'il lut, l'expression de son visage changea du tout au tout; il devint radieux.

— Partagez mon bonheur, ô mes amis, qui êtes aussi ceux de la République, nous dit-il; ce matin j'avais donné l'ordre d'arrêter trois abominables scélérats trois conspirateurs! Deux d'entre eux, Roux, juge de paix, et Lemite, passementier, ont été trouvés chez eux, et sont maintenant entre les mains de la justice.

— Ah! s'écria un des convives, petit

homme chauve à l'œil louche et au regard inquiet, comment ne pas admirer un représentant qui prend si à cœur les intérêts de la République! On parle de l'énergie que je montre à la commission populaire d'Orange, qu'est-ce que cela en comparaison du saint et sublime amour que ressent N*** pour la liberté.

Le petit homme chauve allait probablement continuer longtemps sur ce ton, quand un autre convive, aux joues fleuries, aux yeux bleus et à la toilette élégante, se leva de dessus sa chaise et lui coupa la parole.

Quel est ce nouvel orateur? demandai-je tout bas à Jouveau.

— C'est un ancien professeur de rhétorique, me répondit-il sur le même ton. Écoutons-le il passe pour être très éloquent.

— Montagne sacrée, disait alors l'orateur; Montagne féconde, de tes flancs coulent le lait et le miel. Montagne atlantique, sur ton sommet habitent les génies qui soutiennent le monde. (Le professeur de rhétorique adressa une inclinaison de tête au représentant M***) Montagne sacrée c'est sur ta crête qu'a été gravé le décalogue des hommes libres. Gloire au burin trempé dans les sources de la liberté, qui a tracé ces immortels caractères. (Nouvelle inclinaison au représentant.)

L'orateur fit alors une pause, afin de nous

laisser, sans doute, le temps d'admirer son éloquence; mais, mal lui en prit, car un jeune homme en carmagnole, assis au haut bout de la table, affectant de croire que l'improvisation du rhétoricien était terminée, se leva vivement et s'empara de la parole.

— C'est un jeune carabin, me dit Jouveau qui remplissait auprès de moi le rôle de cicérone dans cette société qui m'était tout à fait inconnue.

— Gloire à l'immortel représentant que nous avons le bonheur de posséder dans notre ville! dit le nouvel orateur; gloire à son génie, gloire à son patriotisme! Je

dois, citoyens, en ma qualité de médecin, attester que jamais, à aucune époque, la santé publique n'a présenté à Marseille des symptômes plus satisfaisants que ceux qui se remarquent aujourd'hui! Hypocrate taxant, au milieu des greniers de l'Egypte, la ration de blé afférente à chaque individu, l'eût certes portée à sept onces par jour. Eh bien, remarquez combien les esprits supérieurs se rencontrent, c'est là justement le taux fixé par le citoyen représentant! Je le répète donc, au nom de la science, gloire à son génie!

— Pour moi, qui sais que le représentant va épurer les autorités constituées, s'écria alors un troisième convive, moi qui ne possède pas de place et ne veux point en avoir, je parlerai de notre hôte

magnifique, sans que les soupçons de partialité ou d'intérêt puissent m'atteindre.

— Quel est cet homme ? demandai-je à Jouveau.

— C'est un père de famille qui nous accable, depuis que nous sommes à Marseille, de pétitions, de placets et d'offres de service, afin d'obtenir un emploi quelconque.

— Très bien, cela m'explique son début!

— Le peuple, continua le solliciteur, a

plus besoin d'un représentant que de la lumière du soleil! Le jour où l'illustre N*** nous quitterait serait un jour de deuil public, le lendemain un jour de contre-révolution, la semaine suivante présenterait le triomphe de l'infâme royauté. Une seule chose me peine dans la mission que remplit d'une façon si éclatante notre bien-aimé représentant, c'est que les pouvoirs dont il est investi ne soient pas encore plus illimités, si c'est possible! Je voudrais qu'il n'eût besoin, ni de lancer un mandat, ni d'avoir recours à un tribunal! Je voudrais que, sur un simple geste de lui, le glaive vengeur de la loi s'abattît sur la tête des coupables! Ce désir est partagé par le département entier.

— Ah! mes amis, mes excellents amis!

s'écria à son tour le représentant, qu'il est doux de voir apprécier si sainement les efforts que l'on tente dans l'intérêt de la chose publique! Quelle différence entre ces vérités que, connaissant mon humilité et mon civisme, vous ne craignez pas de me faire entendre, et les viles flatteries que les courtisans de l'ancien régime adressaient aux tyrans! Que de bassesse et de servilité dans les anciennes récép-tions de la cour! Quel fraternel épanche-ment règne dans notre union! Citoyens, merci pour tout ce que vous avez dit en faveur de la République que je représente. Mon cœur, je ne vous le cacherai pas, est attendri!

Le représentant allait sans doute conti-

nuer, lorsque deux domestiques apportèrent une petite guillotine en sucre, couleur de rose, qu'ils placèrent devant lui.

Alors tous les convives battirent des mains avec transport : ce fut un enthousiasme impossible à décrire.

— Citoyens, laisserons-nous la guillotine en permanence? dit le représentant.

A cette question, qui pouvait cacher un piége, chacun se tut : un silence embarrassé régna sur l'assemblée.

— Citoyen, dit un convive, pique-assiette de tous les régimes, à ce que m'avait dit Jouveau, grâce à vous, nous possédons deux sortes de guillotines, une de fer, l'autre de sucre. La première doit servir sans relâche à l'extermination des conspirateurs, la seconde doit nourrir les pâtriotes !

— Soit fait comme il est requis, répondit le représentant, qui nous distribua aussitôt les différentes pièces dont se composait la hideuse machine.

A peine ce plat révolutionnaire — qui constituait un usage fort en vogue à cette époque — fut-il partagé, qu'il en arriva sur la table un autre, dont le succès ne fut

pas moins grand. C'était un énorme bassin rempli de figures de sucre diversement coloriées, qui représentaient des marquis, des duchesses, des évêques, des abbés, des religieuses et des financiers.

Je laisse au lecteur, en l'avertissant toutefois auparavant que son imagination n'outrepassera jamais la vérité, le soin de deviner à quelles plaisanteries délicates et de bon goût donna lieu le partage que nous fit le représentant de ces magots.

Cette *communion* républicaine terminée, c'est le terme consacré aujourd'hui pour désigner le partage entre convives de ces desserts patriotiques, on se leva de table

et l'on passa au salon pour prendre le café.

— Je demande que notre réunion de famille se termine par des chants patriotiques, s'écria le président du comité du tribunal révolutionnaire.

Aussitôt deux voix s'élevèrent avec plus d'énergie que d'ensemble, et ce fut bientôt un vacarme à se boucher les oreilles.

Après un quart d'heure de hurlements, nous nous aperçûmes que le représentant N***, fatigué sans doute de la nuit blanche qu'il avait passée la veille, des discours prononcés pendant le cours du repas, et

accablé surtout par la rare intrépidité qu'il avait déployée à l'attaque des vins, s'était endormi dans un fauteuil.

Craignant de troubler le repos d'un si auguste et si puissant personnage, les convives s'empressèrent de s'éloigner en silence et en marchant sur la pointe des pieds.

J'avoue que pour ma part je ne fus pas fâché de cette retraite : j'étouffais.

Huit heures venaient de sonner et je me promenais dans une allée d'orangers située devant la maison occupée par notre

illustre amphytrion, lorsqu'au bruit d'un pas qui me suivait, je retournai la tête.

— Bonjour, cher ami, me dit un général de brigade qui avait dîné avec moi chez le représentant, je suis heureux que le hasard me fasse vous rencontrer; j'ai justement à vous parler.

— Me parler, à moi, général! répétai-je avec étonnement; car je n'avais jamais vu mon interlocuteur avant ce dîner, et pendant tout le temps du repas, il ne m'avait pas adressé une seule fois la parole.

— Oui, mon ami, à vous! Car c'est bien

vous qui êtes le cousin de l'excellent Curtius.

— Moi-même, général! Je vous écoute.

— Mon ami, reprit le général, votre cousin est un garçon d'énormément d'esprit, et je ne doute nullement que vous ne lui ressembliez. Il est probable que nous nous entendrons au premier mot. D'abord, il faut, pour que vous compreniez bien toute la portée de ce qui va suivre, que je vous apprenne une espèce de secret d'État.

On m'écrit de Paris, où j'ai laissé de chauds amis et conservé des intelligences,

qu'il est question d'envoyer notre bien-aimé et excellent représentant N*** à l'armée dont je viens d'obtenir moi-même le commandement. N'oubliez point ceci. A présent, j'arrive à ce qui vous concerne.

Le général s'arrêta un moment, me regarda bien en face, puis reprit bientôt en souriant :

— Je trouve, mon ami, que vous avez une heureuse figure. Le bonheur s'y lit. Vous devez avoir de la chance?

— Ma foi, général, jusqu'à présent, cette chance ne s'est pas précisément montrée.

— C'est possible; mais, croyez-moi, la voici qui arrive. Mon ami, si vous êtes tel que je vous suppose, avant deux ans d'ici je veux que vous vous trouviez à la tête d'un million de fortune.

— Un million de fortune! répétai-je avec un tel accent de surprise, que le général ne put se retenir de rire aux éclats.

— Oui, un million! reprit-il enfin; et croyez qu'en fixant ce chiffre, je l'affaiblis plutôt que je ne l'exagère! Voici le fait : Je puis vous faire nommer commissaire des guerres! Oh! ne vous récriez pas d'avance sur votre incapacité! Je sais tout aussi bien que vous, combien cette place demande de

tact, d'honnêteté et de connaissances ! Mais souvenez-vous que je serai avec vous, que vous ne me quitterez pas, et que vous pourrez ainsi profiter de toute mon expérience ! D'abord, je ne vous cacherai pas que les commissaires des guerres, si brillants et si probes jadis, quoiqu'on ne les recrutât que parmi les aristocrates, ont un peu dégénéré depuis quelques années, et que leur réputation n'est plus aussi belle à présent.

— J'en connais cependant de très honnêtes, général.

— Eh bien ! c'est comme ceux-là que je veux que vous soyez. Je veux que jamais

vous n'économisiez sur la quantité et sur la qualité de la nourriture du soldat; que si vous êtes forcé de passer des marchés d'urgence vous achetiez tout ce que vous trouverez de mieux; qu'en un mot la troupe vous bénisse, vous proclame un modèle d'intégrité, et que jamais un officier de service ne porte plainte contre vous!

— Ma foi, général, ce que vous me dites là me sourit beaucoup; et, pardonnez ma curiosité, c'est en nourrissant et en habillant bien le soldat que je parviendrai à gagner un million en moins de deux ans?

— Certes, pas autrement! J'aime à croire

que cette perspective n'a rien qui vous effraie!

— C'est-à-dire, général, que je suis à me demander si je ne rêve pas ou si vous ne vous moquez pas de ma crédulité!

— Innocent! s'écria le général, en me tapant amicalement sur la joue, du revers de sa main, vous ne connaissez donc rien des ressources qu'offre notre belle époque. Voyons, asseyez-vous là, sur ce banc, à mes côtés, et écoutez-moi!

Je m'empressai d'obéir à cette invitation, attendant avec la plus extrême impatience que mon interlocuteur voulût bien

s'expliquer plus clairement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Je ne cacherai pas que l'idée de gagner honorablement un million en deux ans m'enflammait le cerveau.

— Mon ami, me dit le général après un moment de silence, vous devez de grandes actions de grâces au hasard pour vous avoir placé sur ma route ! Savez-vous bien que gagner un million à votre âge, c'est-à-dire lorsque vous êtes plein de jeunesse, et par conséquent de désirs, cela est préférable à recueillir dix millions dans sa vieillesse ! Réfléchissez donc à l'avenir admirable que vous offre une pareille perspective !

— Aussi, général, j'attends avec la plus vive impatience que vous vouliez bien vous expliquer, car à vous parler franchement, j'ai peur que vous ne soyez un moment la dupe d'une illusion.

— Oh! ne craignez rien sous ce rapport; je suis un homme trop positif et trop pratique pour voir les choses autrement qu'elles ne sont. Quant au moyen à employer pour atteindre le but que je me propose, cette fois ne sera pas la première que j'y aurai recours.

— Mais ce moyen, général, ce moyen?

— Ah! ah! de l'impatience, me répon-

dit le général en riant. Voilà qui me plaît : je vois que vous avez de l'ambition, et qu'il nous sera facile de nous entendre. Eh bien, mon ami, ce moyen est d'une simplicité extrême : il consiste tout bonnement à augmenter des deux tiers en sus de leur valeur, ceux de nos magasins qui tomberont au pouvoir de l'ennemi, et à diminuer dans une proportion semblable ceux que nous leur prendrons! Quant à moi, je me charge du plus difficile de l'opération : de prendre et de faire prendre.

— Mais, général, m'écriai-je avec émotion, en entendant cette singulière proposition, comment voulez-vous...

— Auriez-vous donc peur! me dit-il en

m'interrompant. Rassurez-vous! comptez-vous pour rien mon appui? Est-ce qu'au total je ne m'expose pas autant que vous? Mon intérêt ne se trouve-t-il pas tellement mêlé au vôtre que votre perte serait la mienne? Voyons, je pars demain dans la journée et je ne puis gaspiller mon temps en paroles oiseuses; acceptez-vous? oui ou non!

— Mais, général, répondis-je fort embarrassé, car je ne savais comment formuler un refus sans offenser ou sans blesser mon puissant interlocuteur, vous m'accorderez bien au moins quelques heures de réflexion?

— Pas cinq minutes. Est-ce oui? est-ce non?

— Ma foi, général, c'est non! mille fois non!

— Et puis-je vous demander quelle est la cause de votre refus? Vous vous taisez: Allons, expliquez-vous hardiment. Je le veux.

A la colère qui perçait dans le ton sec et bref avec lequel le général prononça ces quelques phrases courtes et hachées, je compris que ma franchise serait non seulement déplacée, mais pourrait même devenir dangereuse pour moi: aussi je me contentai de balbutier une excuse assez embarrassée, en mettant en avant mon inexpérience des affaires.

— Vous manquez en ce moment de courage, s'écria le général en m'interrompant de nouveau, et vous perdez la bonne opinion que j'avais conçue de vous. Vous me refusez parce que vous trouvez ce que je vous propose une action indélicate, déloyale, un vol ?...

— Général, répondis-je, puisque c'est vous qui avez prononcé ce mot, je ne le retirerai pas, car je le trouve parfaitement exact.

Je m'attendais à quelque violente apostrophe, à une grande colère : que l'on juge donc combien fut forte ma surprise lorsque le général, se retournant vivement vers moi, prit une de mes mains qu'il serra

dans les siennes et me dit d'une voix émue :

— Mon ami, votre réponse vous honore ! Je n'attendais pas moins de vous ! C'est bien, très bien ! Vous êtes le digne cousin de l'incorruptible Curtius !... Pardonnez-moi, je vous prie, le piége que je vous ai tendu, car ce piége a été pour vous le motif d'un triomphe, et croyez qu'en toute circonstance vous me trouverez toujours prêt à vous servir !...

— Quoi ! général, c'était un piége, m'écriai-je, avec une ingénuité que je ne puis me rappeler en ce moment sans rire.

— Me prenez-vous donc par hasard

pour un voleur ! s'écria le général avec une indignation pleine d'éclat. Oui, je sais que beaucoup d'officiers supérieurs abusent aujourd'hui de leur haute position. Ce sont des aristocrates qui veulent perdre la République... Malheur à eux !

Le général, après avoir prononcé ces paroles avec une grande véhémence, se leva de dessus le banc où nous étions assis, me serra de nouveau la main avec effusion, et s'éloigna à grands pas.

CHAPITRE IX

—

Comme l'on était alors, je l'ai déjà dit, aux plus longs jours de l'été, l'idée me vint d'aller rendre une visite au frère de l'aubergiste de la Ciotat, pour qui sa sœur m'avait remis une lettre.

C'était dans la rue de Rome que demeurait le doreur : son nom, inscrit sur l'enseigne d'une misérable boutique à l'apparence délabrée, me parut démentir la haute opinion que sa sœur avait de son pouvoir.

Comme je n'avais aucun service à réclamer du doreur et que mon intention, en allant le voir, était tout simplement de tuer le temps, je frappai à la porte vitrée de la boutique : une vieille domestique toute déguenillée se présenta.

— Votre maître est-il visible ? lui demandai-je.

— C'est selon, me répondit-elle avec

mauvaise humeur. Avez-vous une audience de lui?

— Une audience pour être reçu par un doreur? dis-je en riant.

— Mettez rendez-vous, si le mot d'audience vous choque. Mon maître est trop occupé pour pouvoir perdre son temps avec le premier désœuvré qui se présente.

Cette réception — puisque je ne me présentais nullement comme solliciteur — m'amusa et me donna l'envie de pousser jusqu'au bout.

— J'ai une lettre de la sœur de votre maître, répondis-je à la domestique.

— Ah! vous arrivez de la Ciotat, c'est différent: suivez-moi.

Au haut d'un escalier noir et tortueux j'entrai dans une espèce d'antichambre d'une affreuse malpropreté; ma conductrice frappa à une porte donnant dans cette antichambre, et presque aussitôt une voix rude cria: « Entrez! »

Jamais je n'ai vu un désordre pareil à celui qui régnait dans le cabinet de travail où je pénétrai.

Le mystérieux doreur assis devant une table couverte de papiers, me parut âgé de quarante à quarante-cinq ans; il était porteur d'une de ces physionomies effacées, qui défient l'analyse et provoquent

cependant à la première vue l'antipathie et la répulsion.

Il prit, sans prononcer un mot, la lettre que je lui présentai, en déchira brusquement l'enveloppe, y jeta à peine un coup d'œil, et se retournant vers moi :

— Je vous avertis que si vous n'avez pas de numéraire et que si vous espérez me faire accepter des assignats, vous vous trompez étrangement. Sans espèces sonnantes l'affaire n'est pas possible.

— J'ai de l'or, lui répondis-je, certain de savoir où il voulait en venir.

— C'est le seul mode de paiement qui me plaise! Je dois, toutefois, vous prévenir que le représentant N***, et surtout son secrétaire intime, le citoyen Curtius, sont d'une excessive sévérité, et que, quelle que soit la grâce que vous demandiez, il faut vous résoudre à un fort sacrifice. Voyons, parlez, est-ce une arrestation ou un élargissement que vous désirez obtenir ?

— Moi ! mais je ne demande rien ! Votre sœur, qui a été mon hôtesse à la Ciotat, m'a donné une lettre pour vous, et je vous ai apporté cette lettre : voilà tout. Je ne comprends donc rien à vos questions.

— Alors, que le diable vous emporte! Pourquoi venir me voir et me faire perdre

mon temps! s'écria le doreur en proie à une véritable colère. Je n'ai que faire de vos bavardages : partez!

— Vous me paraissez assez mal élevé, citoyen, lui répondis-je froidement. Mais comme la grossièreté constitue chez vous plutôt un manque absolu d'éducation qu'une intention d'insulte, je veux bien n'y pas prendre garde...

— Ah! des menaces!... prenez garde, émissaire des royalistes !.. Sicaire de l'étranger !.. J'ai le bras long...

— C'est ce que je demanderai demain matin à mon cousin Curtius.

— Curtius le secrétaire de N*** est votre cousin ?

— Certes ; en quoi cela peut-il vous étonner ?

— Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous prie, citoyen, s'écria le doreur qui changea aussitôt de ton et s'empressa de m'avancer un fauteuil.

— Merci bien : je préfère encore vos menaces à vos prévenances. Citoyen, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Pirouettant alors sur mes talons, je des-

cendis vivement l'escalier et me hâtai de sortir : l'air que l'on respirait dans cette maison me pesait !

Je connaissais déjà trop bien Jouveau pour que la découverte de ses relations avec le doreur pût m'étonner. Seulement, cette découverte, arrivant juste après les propositions qu'achevait de me faire le général, me fit songer avec douleur à quel profond degré d'abaissement et de corruption était descendue la France. Dans l'ordre civil comme dans l'état militaire la plupart des hommes investis de l'autorité ne voyaient alors dans leur position qu'un moyen de satisfaire leur ambition et leur cupidité ; tous, cependant, ne parlaient que de gloire et de patrie. Ah ! jamais à aucune époque l'histoire n'a eu et n'aura à

enregistrer une telle hypocrisie dans les hautes régions du pouvoir. Mais jetons un voile épais sur cette triste période de nos annales, et rappelons-nous, pour l'honneur de la France, que du milieu de toute cette fange s'élevèrent au moins les belles et nobles figures des Carnot et des Petiet!

Le lendemain matin, je me rendis chez Jouveau vers les onze heures ; mon cousin se levait.

— Ah ! te voilà grand enfant, s'écria-t-il en m'apercevant ; j'en ai déjà appris de belles ce matin sur ton compte. Le général *** sort d'ici.

— Je ne te fais pas mon compliment de recevoir de pareilles visites.

— Fou! me dit Jouveau en haussant les épaules, tu as manqué ton avenir, et j'ai bien peur que tu ne laisses toujours échapper les occasions de fortune que te présentera le hasard!

— Rien n'empêche quelqu'un, quand l'envie lui en prend, de devenir un voleur! Si tu appelles çà une occasion...

— Cousin, s'écria Jouveau en m'interrompant, tu es peut-être la seule personne au monde que j'aime, et tu as le droit de t'exprimer avec moi en toute liberté! Seulement, tu me permettras sans doute d'user

de réciprocité à ton égard. Or, je te dirai que je te trouve bête au dernier point. Quoi! tu prends au sérieux les intérêts de la patrie! Quoi! tu ne comprends pas que notre glorieuse révolution est la propriété des gens d'esprit? que la société a besoin d'une nouvelle aristocratie et qu'en nous emparant des biens de la France, nous ne faisons qu'obéir à un besoin du pays! que nous sommes les aristocrates de l'avenir! Ah! pauvre ami, laisse là de côté ton puritanisme, qui te conduira tout au plus à devenir un motionnaire de club, s'il ne te conduit pas à l'échafaud. Regarde autour de toi et comprends donc que l'ordre de chose actuel ne peut plus durer longtemps; qu'une réaction, produite par nos excés, éclatera bientôt: qu'il est urgent que nous établissions notre fortune, pour

rester possibles et faire accepter nos services du nouveau pouvoir qui surgira...

— Vraiment, Jouveau, tant de cynisme...

— Ce que ton esprit borné prend pour du cynisme, n'est que de l'intelligence, pauvre cousin !... J'ai des yeux et je vois, voilà tout !...

— Jamais tu ne parviendras à me prouver que pour être honnête on doive se faire voleur...

— Allons, coupons court à cette conversation, — s'écria Jouveau avec un ton de

froideur que jamais je ne lui avais encore vu prendre avec moi, — il nous serait impossible de nous entendre !

Pendant que Jouveau s'habillait, plusieurs solliciteurs ou amis lui firent passer leurs noms, et il ordonna qu'on les introduisît à tour de rôle : ne voulant pas le déranger, je m'en fus attendre l'heure du déjeûner dans les bureaux.

En entrant dans les bureaux du secrétariat je trouvai l'expéditionnaire en chef de fort mauvaise humeur et se dépitant devant une feuille de papier couverte d'hiéroglyphes qu'il ne pouvait parvenir à déchiffrer.

— Le Citoyen Curtius est certes un grand esprit, dit-il en m'apercevant; pour être un homme complet il ne lui manque que quelques leçons d'écriture. Que le diable m'emporte si je sais comment mettre au net ce brouillon.

— Si vous voulez que je vous le dicte, car je suis habitué à l'écriture de mon cousin, vous n'avez qu'à parler, lui dis-je.

— Ah! citoyen, vraiment vous me rendriez un grand service.

Je pris la feuille des mains de l'expéditionnaire et m'assis près de lui. Cette pièce, que je gardai après que le commis

l'eut transcrite, était un tableau d'épuration des autorités constituées. Elle portait pour entête : « Titres et bases pour servir à l'épuration des fonctionnaires, etc., » et était divisée en sept colonnes. La première colonne contenait les noms propres, la deuxième les prénoms, la troisième l'âge, la quatrième le domicile, la cinquième la profession, la sixième les fonctions actuelles, et enfin la septième, qui était la plus large et la plus curieuse, était consacrée aux observations.

Je prends au hasard, comme échantillon des mœurs de notre époque, le premier nom venu qui me tombe sous les yeux.

Gracchus (Seigle-Arrosoir), 32 ans, de

Muratheu-la-Roche, fardeur de cornes, président du tribunal du district, a été condamné aux galères comme faux-saunier par les ci-devant de la ferme générale; outre cette honorable flétrissure il a pour lui de s'être prononcé depuis le 30 juillet, où il porta sur une pique la tête et le cœur du marquis de Chanteraine. Il dispose de la volonté et des bras de tous les sans-culottes de son faubourg.

Bon montagnard. Accusé, néanmoins, d'avoir jadis été le valet de chambre et, plus tard, l'agent du ci-devant commandant du roi dans cette ville. Les preuves de cette trahison ont été administrées par un fédéraliste, par conséquent elles doivent être considérées comme nulles.

Accusé aussi d'avoir volé un caisson d'argenterie chez un émigré. Toutefois, comme les enfants de cet émigré représentent la partie plaignante, on peut hardiment considérer cette dénonciation comme une infâme calomnie.

Suivant les on-dit, mauvais fils, mauvais mari, mauvais père : tout le monde reconnaît qu'il est bon citoyen. —A fait plusieurs strophes en l'honneur du représentant N***, — Adressé une hymne à Marat. — Maintenu.

Cette courte biographie de l'honorable citoyen Gracchus (Seigle-Arrosoir), maintenu dans ses fonctions de président du tribunal du district, était suivie et précé-

dée de cinquante autres non moins curieuses et accidentées ; on eût dit une longue liste de signalements de galériens évadés.

J'achevais à peine de dicter cette monstrueuse pièce administrative à l'expéditionnaire, lorsque mon cousin Jouveau entra dans le bureau dont il referma sur lui la porte avec violence.

— Qu'as-tu donc Curtius, lui demandai-je, tu parais tout en colère ?

— C'est que je le suis, parbleu ! me répondit-il. Croirais-tu que je ne puis plus faire un pas sans être arrêté par des sol-

citeurs de toute sorte! Citoyen, rendez-moi mon père! Citoyen, ma pauvre femme innocente languit dans les cachots! et ainsi de suite! On dirait une de ces troupes tenaces et irritantes de mendiants qui suivent en croassant les diligences, lorsqu'un accident de terrain les force d'aller au pas! Saprebleu, ça ne peut pas durer longtemps encore comme ça! J'ai les nerfs dans un état d'irritation extrême. Il faudra, pour couper court à cette persécution insoutenable, que je fasse incarcérer une dixaine de solliciteurs! c'est le seul moyen d'avoir la paix.

Jouveau, après avoir prononcé ces paroles, prit la feuille d'épuration que j'achevais de dicter à l'expéditionnaire, la

parcourut du regard, et se tournant vers moi :

— Veux-tu m'accompagner chez N***, me dit-il, à qui j'ai besoin de parler? Je te ferai à peine attendre cinq minutes, et nous irons déjeuner ensuite.

— Volontiers, lui répondis-je, car moi aussi j'ai besoin d'avoir une longue et sérieuse conversation avec toi. Allons...

Jouveau venait d'entrer dans le cabinet de son représentant, et j'étais resté dans l'antichambre, lorsque je vis apparaître une femme voilée, qu'à sa taille et à sa démarche je jugeai devoir être de la pre-

mière jeunesse. L'inconnue semblait fort émue; elle se réfugia dans l'embrâsure d'une fenêtre, comme pour fuir la présence des autres solliciteurs.

Il y avait dans le maintien de cette jeune femme une telle pudeur, que je me sentis pris d'un vif intérêt pour elle; certain — sa présence dans l'antichambre de N*** me l'apprenait assez — qu'elle était sous le coup d'un malheur, je me promis, si l'occasion s'en présentait, de mettre tout en œuvre pour lui être utile.

Je cherchais, mû par cette pensée, un moyen qui me permit de lier conversation avec elle, lorsqu'à mon grand étonnement, la jeune femme ayant jeté les yeux

de mon côté, je la vis tressaillir à ma vue, hési er un moment, puis bientôt s'avancer vivement vers moi :

. — Vous ne me reconnaissez plus, sans doute, citoyen ? me demanda-t-elle en relevant le voile épais qui cachait ses traits, et en me montrant le plus gracieux et le plus joli visage qu'il soit possible d'imaginer.

— Ma foi, mademoiselle, lui répondis-je avec une émotion bien naturelle à mon âge, je vous avouerai en toute loyauté que je crois que vous êtes dupe en ce moment d'une fausse ressemblance, car jamais, avant ce jour, je n'ai eu le plaisir et l'honneur de vous voir.

— Je vous demande bien pardon, citoyen, je ne me trompe pas. Vous vous êtes présenté à moi dans un moment de ma vie trop solennel pour que votre image ne se soit pas et à tout jamais profondément gravée dans ma mémoire! Je suis la fille aînée de l'infortuné passementier Lemite, et vous, citoyen, vous êtes le seul homme qui, après l'arrestation de notre pauvre père, nous ait fait entendre, à ma sœur et à moi, des paroles d'espérance et de consolation. Dans notre rencontre fortuite de ce matin, je vois le doigt de la providence!...

A ces paroles prononcées avec une douceur extrême je me sentis rougir et je gardai, pendant quelques secondes, un si-

lence pénible, car, je l'avoue à ma honte, j'avais complètement oublié et l'arrestation du passementier et ma promesse de m'occuper de son élargissement.

— Croyez, mademoiselle, dis-je enfin, que j'emploierai le peu de crédit que je puis avoir pour travailler au salut de votre père, seulement je crains que ce crédit ne soit bien inférieur à mon zèle et à ma bonne volonté.

— Cependant, citoyen, votre présence, ici, prouve que vous connaissez quelqu'un attaché à la personne du représentant N*** ou à celle de son secrétaire Curtius. A moins, toutefois, que comme moi, vous ne soyez un solliciteur.

— Non, mademoiselle, grâce à Dieu, je ne suis pas un solliciteur; j'attends Curtius,

— Vous connaissez le citoyen Curtius? me demanda la jeune fille avec anxiété.

— Oui, mademoiselle, beaucoup même; il est mon ancien camarade de collége, et nous nous traitons de cousin.

—Mais alors, reprit la pauvre enfant en proie à une indicible émotion, et en levant ses beaux yeux pleins de larmes vers le ciel, mais alors, vous pouvez sauver mon père... Le citoyen Curtius jouit d'un crédit illimité auprès du représentant...

c'est un fait connu de toute la ville, et il obtient de lui ce qu'il veut... Un mot de vous à votre cousin, citoyen, et vous sauverez de la misère et du désespoir une famille entière.

— Ayez confiance, mademoiselle, Curtius va venir ici tout à l'heure; la première parole que je lui adresserai sera pour lui demander la liberté de votre père...

— Le citoyen Curtius va venir, répéta la jeune fille; oh! je vous en supplie, présentez-moi à lui! Ne croyez pas, citoyen, que je doute de votre promesse; je sais que ce que vous avez dit, vous le ferez; mais je sens que quand il s'agira de défendre mon excellent père, je trouverai

des accents qu'une fille seule peut avoir. J'attendrirai votre cousin à la peinture du désespoir de notre famille! Il ne pourra rester insensible à ce cri parti du cœur!

— Gardez-vous bien, au contraire, de voir Curtius, répondis-je avec effroi à la jeune fille, en songeant à sa beauté et au caractère peu scrupuleux de Jouveau; mon cousin est en ce moment exaspéré contre les solliciteurs, qui troublent, dit-il, son repos, et votre démarche ne pourrait que vous nuire. Remettez en mes mains la défense de vos intérêts, et croyez que je plaiderai avec autant de feu et de chaleur la cause de votre père que s'il s'agissait du mien.

— Et vous espérez réussir? reprit la

pauvre enfant du passementier, en essayant de lire dans mon regard quelles étaient mes espérances.

— J'en suis à peu près certain, lui dis-je ; cependant, comme se vanter à l'avance d'un triomphe porte souvent malheur, je ne puis vous répondre implicitement du succès. Toutefois, je vous le répète, nous avons pour nous vingt bonnes chances au moins contre une seule mauvaise.

— Que Dieu vous récompense de votre générosité, citoyen ! s'écria la jeune fille avec élan, car ce que vous faites là pour nous est au-dessus de la reconnaissance humaine !

— A présent, partez vite, voici Curtius!

— Et quand vous reverrai-je?

— Dès que j'aurai obtenu ce que vous désirez. Peut-être dans une heure.

— Alors si vous ne venez pas ce délai passé...

— Il faudra mettre votre espoir en Dieu seul, car ce retard signifierait que je suis arrêté moi-même ou que j'ai dû fuir la ville de Marseille...

La jeune fille allait me répondre lorsque l'arrivée de Curtius mit fin à notre conversation.

CHAPITRE X

—

Cinq minutes plus tard, j'étais attablé avec mon cousin devant un déjeûner somptueux, mais, quelque attrayant que fût le tableau que nous présentait, surtout par le temps de famine qui courait, la vue

de dix plats garnis de gibier et de primeurs placés à portée de nos mains, nous observions, Curtius et moi, un profond silence, et nous restions l'un et l'autre plongés dans nos réflexions.

Ce fut Jouveau qui le premier entama la conversation.

— Tu ne sais pas l'événement du jour? me dit-il. On vient de nous apporter la nouvelle qu'une flottille, composée de vingt navires de transport chargés de grains et que nous attendions avec impatience, a été capturée par les Anglais! Cela va faire un effet déplorable dans la ville et dans le département! N*** craint

un soulèvement et ne sait plus où donner de la tête.

— Comment avez-vous donc appris cette nouvelle?

— Par le rapport du capitaine de la corvette qui était chargé d'escorter la flottille et qui ayant lâchement pris la fuite de la division anglaise, est arrivé à bon port!

— Quoi, Jouveau! un officier de la marine française a pu manquer ainsi à tous ses devoirs? C'est impossible!

— Cela est tellement possible qu'il vient

d'être incarcéré ! Il peut se tenir pour un homme condamné! Nous comptons sur son exécution pour calmer et distraire la populace !

— Mais, dis-moi, Jouveau, les forces anglaises qui se sont emparées du convoi, étaient-elles nombreuses ?

— Très nombreuses ; elles se composaient de trois vaisseaux de haut-bord, de sept frégates et de quatre bricks.

— Eh bien ! alors, comment le malheureux commandant français eût-il pu leur résister avec sa simple corvette.

— Que nous importe! il devait se faire couler ou sauter, cela nous eût permis de rédiger un pompeux bulletin, d'ordonner une fête civique, et le peuple n'eût plus songé à la faim!...

— Toujours de la mise en scène et des moyens de charlatans! Ah! Jouveau, si tu voulais m'en croire...

— Eh bien! pourquoi t'arrêter, cousin: va, poursuis, tu sais qu'avec moi tu n'as pas besoin de te gêner.

— Au fait, Jouveau, je t'ai assez aimé pour te dire une dernière fois ma façon de penser, et essayer de te retirer, s'il en est

temps encore, du précipice ouvert sous tes pieds. Pauvre ami, crois-moi, tu es engagé dans une voie funeste, et qui te conduit droit au déshonneur! Tu es jeune, actif, intelligent; avec de l'honnêteté et du travail, n'es-tu pas maître de l'avenir?

Pourquoi, alors, t'associer à toutes ces honteuses transactions, à tous ces marchés hideux, qui servent aux gens du pouvoir à acquérir de coupables richesses. Crois-tu donc que la conscience ne soit qu'un vain mot? que dans l'avenir, en supposant que tu réussisses à ne pas te compromettre, tu jouiras en paix du fruit de tes crimes? Non. Le remords s'asseoira à ta table, se couchera à ton chevet, et tu ne goûteras plus un seul moment de repos...

— Cher prédicateur et cousin, s'écria Jouveau en m'interrompant, tu as manqué ta vocation ; tu étais fait pour la soutane et non pour la giberne. Je devrais peut-être ne pas répondre aux lieux communs que tu viens de me débiter avec un sang-froid si grotesque, mais je veux aussi te tenir compte de notre amitié passée et te parler à cœur ouvert :

Je ne suis pas méchant et je ne déteste personne ; jamais je ne ferai gratuitement le mal ; jamais je n'abuserai du sentiment de la vengeance. Il n'existe pour moi ici bas qu'une seule chose : le plaisir ! Je hais le travail obscur, qui vous donne le pain quotidien à la sueur de votre front ; je ne comprends que la jouissance sans peine !

Tu vois que la révolution semble avoir été faite exprès pour moi.

Quant à ces remords, dont tu me menaces dans l'avenir, je ne comprends pas qu'un homme soit coupable d'employer l'esprit que la nature lui a donné, à améliorer sa position : tout au contraire. A présent que je t'ai fait une profession de foi sincère, j'espère que tu ne reviendras plus à ce sujet de conversation, et que tu renonceras à tes projets de conversion. C'est à cette condition seule que je puis consentir à continuer de te voir !

L'air moqueur avec lequel Jouveau prononça ces derniers mots me fit monter

le sang au visage, et je me disposais à lui adresser une violente réplique lorsque le souvenir de la promesse que j'avais faite à la fille du malheureux Lemite, me revint fort heureusement à la mémoire, et m'empêcha de donner cours à mon indignation.

— Jouveau, dis-je avec douceur, il est incontestable que nous différons d'opinion; mais notre amitié est trop solide pour que ce dissentiment puisse la rompre! Quant à moi, je t'avouerai que je compte toujours sur ton dévoûment, et que je n'hésiterai jamais — certain qu'il ne me manquera pas — de le mettre à contribution toutes les fois que j'en aurai besoin. Donne-moi ta main, et considé-

rons comme non avenue notre conversation de tout à l'heure ; le veux-tu ?

— Si je le veux ! mais, de tout cœur, s'écria Jouveau, en serrant affectueusement dans la sienne la main que je lui présentai ; tu sais bien que mon cœur ne connaît pas la rancune.

— Oui, je le crois, en effet, Jouveau, et la preuve, c'est que je vais te demander de suite de me rendre un service auquel j'attache la plus grande importance !

— Accordé ! à moins que cela ne soit

impossible, s'écria joyeusement Jouveau, et encore, dans ce dernier cas, nous verrions!...

— Tu connais sans doute de nom un passementier nommé Lemite?

A cette question la figure de Jouveau se rembrunit et l'expression de son visage changea comme par enchantement.

— Oui, je connais en effet le passementier Lemite, me répondit-il d'une voix brève et sèche. Après?

— Ce malheureux, qui a été incarcéré

par suite d'une erreur, sans doute, est le seul soutien de sa famille.

— Assez, citoyen ! me dit alors Jouveau en me coupant la parole, c'est là une affaire qui ne te regarde pas et dont je te prie de ne pas te mêler! Laisse aux patriotes qui aiment la République le soin de veiller à sa conservation et à son salut!

— Cher ami, je t'avertis qu'il est un peu tard maintenant pour remettre ton masque; je te connais trop bien! Dis-moi franchement si tu as quelque motif de haine, de vengeance ou d'intérêt dans cette affaire? Mais au nom du ciel, laisse-

là la République de côté. Ton patriotisme ne réussira pas près de moi. Allons ! un peu de franchise !

— Eh bien ! j'y consens. Ce Lemite est brave homme, je ne prétends pas le contraire, je le sais bon républicain et honnête citoyen, soit ; mais cela n'empêchera pas sa tête de tomber sur l'échafaud !

— Misérable ! je ne te croyais que voleur : tu es donc un assassin ?

A peine eus-je proféré cette sanglante injure, que je me repentis de mon imprudence, qui pouvait compromettre la cause que je m'étais engagé à faire triompher. Je

voulus alors réparer, par des excuses volontaires et spontanées, l'exclamation que mon indignation m'avait arrachée, mais Jouveau ne m'en laissa pas le temps.

— Mon cher ami, me dit-il avec beaucoup de sangfroid et sans paraître le moins du monde ému de mon apostrophe, je vois que tu ne me connais pas encore ; une dernière explication me délivrera à l'avenir, je l'espère, de tes étonnements et de tes colères. Sache donc une bonne fois pour toutes, que je ne reconnais pas d'autre intérêt que le mien, que je n'envisage dans les événements que ce qui peut m'être profitable, et que, grâce à mon égoïsme — tu vois combien je parle à cœur ouvert avec toi — je me trouve placé au-dessus

des passions humaines. L'envie, la haine, la vengeance, sont des sentiments qui n'ont pas prise sur moi : je ne vois que mon bien-être ; le reste m'importe peu.

— Tu te calomnies à plaisir, Jouveau ; n'importe, j'accepte les forfanteries comme vérités ; quel intérêt as-tu alors à poursuivre cet infortuné Lemite ?

— Un très grand : Lemite a été assez imprudent pour oser mal parler de N***, et le représentant est furieux contre lui ; en servant la vengeance de ce dernier, en épousant chaudement ses intérêts, j'augmente la confiance qu'il a en moi, et par conséquent mon crédit ! Or, comme cette confiance et ce crédit représentent,

pour ton ami Jouveau, fortune, plaisirs et puissance, tu comprendras aisément, car au fond tu es un garçon d'esprit, que je sacrifie ce bavard de Lemite sur l'autel de l'ambition ! Ton protégé aurait conspiré contre la République, donné asile à un proscrit, ou commis quelque grosse imprudence, qu'en considération de l'intérêt que tu lui portes, je le sauverais ; mais il a osé s'attaquer à l'homme par qui je suis tout, et il mourra !

— Rien ne pourra te faire changer, Jouveau ?

— Rien, cher ami, puisque je ne suis même pas en colère !

— Eh bien, alors, je pars à l'instant ! Il

me serait impossible de vivre plus longtemps avec toi. Ta vue ne fait mal !...

— Je suis fâché, cher ami, que tu t'en ailles ; mais comme, au total, tu ne devais pas rester toujours, je prendrai assez aisément mon parti de ton absence !

Jugeant que mes supplications et mes menaces se briseraient contre cette nature si énergiquement égoïste, si je puis m'exprimer ainsi, je n'insistai plus et je sortis sans répondre à Jouveau.

Une heure plus tard, mon sac sur le dos et un bâton à la main, j'arpentais la grande route qui conduit de Marseille à Aix !

Comment décrire à présent la joie que je ressentis en respirant l'air à pleine poitrine, en songeant que j'étais hors de cet antre de débauche, de cetet atmosphère de crime, de ces ignobles intrigues et de cette corruption cynique et éhontée qui ne daignaient pas même se cacher sous le manteau de l'hypocrisie!

Je ne pouvais comprendre, en présence du calme de la nature, en m'enivrant au parfum des fleurs, comment j'avais pu séjourner aussi longtemps dans les salons et les bureaux du représentant N*** Je formais des projets de retraite, je me créais, dans quelque coin obscur et ignoré, loin des hommes et du bruit du monde, un avenir enveloppé de paix et de silence : je retrouvais mon cœur.

Distrait par ces pensées, la journée me parut fort courte, et je ne ressentis aucune fatigue.

Une remarque qui me frappa — et je la consigne ici comme un trait qui caractérise notre malheureuse époque — c'est que tous les piétons misérables et déguenillés que je rencontrais sur la route, avaient l'air gai et chantaient à toute gorge, tandis que les voyageurs cavaliers, dont l'apparence annonçait l'aisance, portaient sur leur visage l'empreinte de cruels soucis intérieurs et d'une préoccupation profonde. Je conclus que les premiers songeaient à ce qu'ils pourraient prendre et les seconds à ce qu'ils étaient exposés à perdre!

Une autre remarque que je fis, c'est que les bestiaux que l'on conduisait aux boucheries étaient maigres et maladifs, les poissons expédiés aux marchés de mauvaise qualité et en fort petite quantité, les fruits verts et cueillis prématurément. Des chevaux et des mulets, je n'en vis point. A peine par ci par là, apparaissait une haridelle et une mazette.

Des uniformes de toute sorte, des délégués, des gendarmes, des prisonniers, des commissaires, voilà ce que mon regard rencontrait à chaque instant. La route n'offrait qu'une longue suite de désastres produits par le maximum, par la délation et par la guerre!

Il y avait à peine une heure que j'étais

arrivé à Aix, lorsqu'un vacarme épouvantable de tambours battant aux champs et de trompettes sonnant des fanfares me firent mettre la tête à la fenêtre de ma chambre.

Je vis défiler les corps militaires, les comités, la municipalité, le district, les jugès, enfin toutes les autorités. Militaires et magistrat chantaient à tue-tête, précédant un char en verdure, dans lequel j'aperçus étendu, avec plus d'abandon que de décence, une fort jolie femme, vraiment.

En deux sauts je fus rejoindre le cortége.

— Quelle est donc cette fête? demandai-je.

— C'est la fête de la Raison, me répondit-on.

Je me rappelai alors la saturnale à laquelle j'avais assisté à Avignon, et que le grand patriote Marcotte avait également qualifiée de fête de la Raison, et à ce souvenir je fus tenté de remonter dans ma chambre; toutefois, poussé par la curiosité, et remarquant que la foule semblait fort paisible, je changeai bientot de résolution, et me mêlai à l'escorte de la déesse de la Raison.

Après un quart d'heure à peu près de marche, nous arrivâmes à l'endroit fixé pour la célébration de cette importante cérémonie, c'est-à-dire devant une église

dont les murs, tachés par une épaisse trace de fumée, les vitraux brisés, les portes criblées de balles, prouvaient que ce lieu saint avait subi les atteintes de l'orage révolutionnaire.

La déesse descendit de son char, entra, accompagnée par toutes les autorités, dans l'église et fut s'asseoir sous un dais de verdure qui l'attendait.

Aussitôt des trompettes résonnèrent avec fureur, puis peu après un officier municipal, ceint de son écharpe tricolore, monta dans cette même chaire à prêcher, où pendant si longtemps avait retenti la parole des ministres de Dieu : un grand silence se fit.

— Frères et amis, s'écria l'orateur de la fête d'une voix de stentor, il est une puisance antérieure à la création, puissance que les ambitieux hypocrites ont exploitée en la faussant; je veux parler de la Raison!

Malheur aux peuples qui la méconnaissent, haine aux tyrans qui veulent la braver! Les premiers tombent dans l'esclavage, les seconds sur l'échafaud!...

Un discours qui débutait ainsi promettait beaucoup; l'éloquence de l'officier municipal fut en effet couronnée d'un plein succès et souleva des tonnerres d'applaudissements. Je regrette beaucoup de ne pouvoir reproduire ici cette remar-

quable improvisation, mais comme cela dura plus d'une heure et que je ne suis pas sténographe, je dus me contenter d'écouter sans prendre des notes. L'imagination du lecteur suppléera à cette lacune.

Pendant que l'orateur, se démenant dans sa chaire avec des gestes furibonds, faisait résonner les antiques arceaux de l'église sous les éclats de sa voix formidable, une scène moins solennelle peut-être, mais à coup sûr plus pittoresque et plus curieuse, se passait à quelques pas de l'endroit où je me trouvais.

CHAPITRE XI

—

La déesse de la Raison, sensible aux agaceries de plusieurs muscadins, qui s'étaient glissés jusqu'aux pieds du dais, sous lequel elle était assise, avait fini, faiblesse humaine fort pardonnable à une femme

de son âge, par oublier son rôle et par s'abandonner au plaisir de se savoir admirée et aimée.

Les œillades allaient leur train, lorsqu'un gros homme, âgé d'environ quarante ans, et dont le costume plus que négligé ne dénotait pas une grande envie de plaire, me parut s'impatienter de toutes ces charmantes coquetteries.

D'abord, il toussa, puis, voyant que la déesse restait insensible à cet avertissement, il commença à jurer avec assez de modération et à demi-voix; enfin, ses monosyllabes n'obtenant pas plus de succès que sa toux, il se mit sérieusement en colère,

et ne tarda pas à troubler, par une expression peu parlementaire, le recueillement des assistants.

— Ah! coquine, s'écria-t-il, tu me payeras cela!

Des chut! nombreux, des : à la porte le royaliste! empêchèrent, il est vrai, l'homme à la toilette délabrée de continuer, mais ne calmèrent pas sa colère, loin de là!

— Ah! la misérable! à la fieffée effrontée, murmurait-il entre ses dents. Ne pas se gêner plus que cela! se moquer ainsi de moi, à mon nez et à ma barbe! Nous verrons bien qui rira le dernier.

— Qu'avez-vous donc, citoyen? lui demandai-je à voix basse. La fète ne serait-elle pas ne votre goût? Trouveriez-vous la déesse indigne, par son manque de beauté, de remplir l'honorable emploi qu'elle occupe.

— L'effrontée n'est que trop belle! me répondit-il. Et tous ces muscadins se moquent de moi! Ils verront si je ne saurai pas prendre ma revanche.

— Comment cela, votre revanche?

— Eh oui! ne sais-tu donc pas, citoyen, que la déesse de la Raison est ma femme?

— J'ignorais ce détail! Permets que je te félicite!

L'homme leva ses épaules et fronça ses sourcils d'une telle façon, que je compris que mon compliment constituait une injure involontaire, et était une maladresse.

L'officier municipal à bout, non d'éloquence, mais de souffle, descendit enfin de la tribune et le cortége allait se remettre en marche, lorsque le mari de la déesse s'avança vivement vers sa trop sensible moitié et l'apostropha avec une telle vigueur d'expression qu'il m'est impossible de rapporter ce début de dialogue.

— Tiens, lui répondit-elle, ne dirait-on pas que nous vivons encore sous les tyrans, qu'une femme n'a pas le droit de regarder devant elle sans qu'on la menace de l'assommer !

— Comment, abominable coquine...

— Ah! pas de gros mots, je te prie, citoyen époux. Nous venons de célébrer la fête de la Raison, et sa voix me dit qu'un vieux et laid hibou comme toi, qui grogne toujours, ne vaut pas un joli jeune homme dont la bouche ne prononce que des paroles d'amour... Ainsi si tu m'ennuies...

— Ah! c'est comme cela que tu réponds à mes reproches, s'écria le mari, eh bien!

attends un peu!... A défaut d'esprit pour lutter avec toi, car tu as une langue bien pendue, je possède une paire de bras nerveux...

— Des menaces! je me moque pas mal de toi! Ose approcher, et je t'arrache les yeux. Après tout, ils sont si laids, que ce ne sera pas pour toi une grande perte!

— Ah! tu crois qu'on aveugle comme ça un homme, effrontée... Attends!

Le mari, outragé dans sa dignité d'époux, et excité encore par cette idée que tous les regards étaient fixés sur lui, ne

pouvait plus, après ce défi, reculer sans se perdre de réputation.

Il releva donc les manches de sa carmagnole, et s'avança le poing levé vers sa belle moitié.

La déesse de la Raison, de son côté, se sentant trop bien appuyée par la présence de ses adorateurs pour se soumettre à la grossière correction dont elle était menacée, se leva d'un bond de dessus son fauteuil, et la tête rejetée en arrière, les yeux brillants, les doigts crispés, se prépara à une opiniâtre défense!

Quelques secondes plus tard, un va-

carme affreux entremêlé de cris, de rires et de plaisanteries, faisait trembler la nef de la vaste église : les époux étaient aux prises. Si le mari était nerveux, la déesse ne manquait pas de courage. Aussi le combat prit-il bientôt une telle allure, que, dans la crainte d'un malheur, on fut obligé de séparer le couple trop animé.

Les yeux de la déesse étaient un peu gonflés et marqués de plusieurs vigoureux coups de poing; mais le visage du mari, labouré par des ongles tranchants et agiles, ruisselait de sang. Au total, chacun avait bien rempli son devoir : la victoire restait indécise.

Ce petit incident qui, je l'avoue, ne me

divertit pas médiocrement et ne déplut pas à la foule, ne nuisit en rien à la fin de la cérémonie.

Le mari, calmé par la lutte, et la femme, ravie d'avoir si bien résisté à son époux, retrouvèrent bientôt tous deux leur dignité !

La déesse remonta dans son char, et l'on défila de nouveau, au son des trompettes et du tambour, à travers la ville.

Le cortége s'arrêta devant une boutique de marchand de marée : la déesse descendit, car cette boutique était la

sienne, — salua la multitude, et tout fut dit.

Je me demandais, en regagnant mon auberge, quel effet avait dû produire cette grandiose et solennelle cérémonie sur le peuple ? Le lecteur répondra bien de lui-même à cette question.

De retour à mon auberge, l'on m'apprit que ce que je venais de voir n'était pour ainsi dire qu'une répétition d'une fête que l'on devait donner le lendemain, en l'honneur du représentant N***, que l'on attendait dans Aix.

Ne désirant nullement me retrouver en

présence de Jouveau, je me hâtai de me remettre en route le lendemain matin, au point du jour.

Ma première étape, en sortant d'Aix, fut un gros bourg nommé jadis Saint-Cunat, et que l'on appelait alors Cunat tout court.

Il m'arriva, dans l'auberge où je descendis, une aventure assez comique, et que je crois devoir raconter.

Je venais, selon mon habitude de tout voir lorsque je voyage, de parcourir le village, et je rentrais harassé de fatigue et soupirant de tristesse, en songeant au maigre et chétif dîner qui m'attendait,

lorsqu'en en entrant dans la cuisine, je fus aussi charmé que surpris de voir sur les fourneaux un dîner réellement fort convenable.

Le feu placé sous les casseroles, amorti par une couche de cendre, me prouva que ce dîner était prêt à être servi, et je m'empressai d'ordonner à la servante de dresser la table.

La grosse fille me regarda d'un air étonné.

— C'est donc pour vous ce dîner? me demanda-t-elle.

— Parbleu ! pour qui veux-tu que ce soit ?

— Quoi, c'est vous, citoyen, qui êtes le...

La servante, ne trouvant sans doute pas l'expression qu'elle cherchait, s'arrêta un moment.

— Oui, c'est moi qui suis le citoyen le !... m'empressai-je de dire d'un ton superbe.

A cette réponse qui, certes, ne signifiait pas grand'chose, la maritorne ouvrit de grands yeux, me regarda avec une ex-

pression d'étonnement indicible, et me faisant une profonde révérence :

— Si vous voulez passer dans la salle à manger, je m'en vais me faire l'honneur de vous servir, me répondit-elle.

— Soit. Surtout, dépêche-toi et ne me fais pas attendre : je meurs de faim...

Cinq minutes plus tard, installé devant une table recouverte — chose inouïe pour l'époque — d'une nappe d'une blancheur éclatante, l'on m'apportait un excellent potage, deux bouteilles de vin, un gi-

got et deux perdrix rôties : je crus rêver.

Peu habitué à de pareilles aubaines, je m'empressai d'avaler le potage ; puis, passant au gigot, je l'entamai avec une ardeur sans pareille et qui ne s'arrêta qu'après qu'il fut plus d'à moitié dévoré. J'allais me jeter avec la même avidité sur les perdrix, lorsque l'hôtesse entra dans la salle à manger, et poussant un cri de désespoir :

— Ah ! brigand, me dit-elle, qu'avez-vous fait ?

Puis, se retournant vers un jeune hom-

me à l'air sévère et méprisant, qui la suivait :

— Ah ! pardonnez-moi, citoyen, lui dit-elle en joignant les mains d'un air suppliant ; ce vagabond est seul coupable ! Comment aurais-je pu songer qu'un homme serait assez osé pour s'emparer de votre dîner !

Je dois avouer que la colère de l'hôtesse et les injures qu'elle m'adressa ne m'étonnèrent que médiocrement, car j'avais déjà éprouvé moi-même, en me mettant à table, certains doutes sur la destination affectée à ce somptueux dîner qui m'était servi avec tant d'empressement.

La pensée d'un quiproquo se présenta à mon esprit; mais mon appétit était tel que je résolus de profiter, avant d'approfondir cette question, de l'heureuse aubaine que le hasard m'offrait. Le lecteur sait déjà avec quel empressement j'exécutai cette résolution.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

